



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

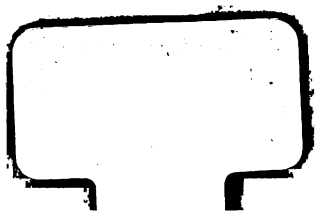
PQ
2203
C8F5
1860

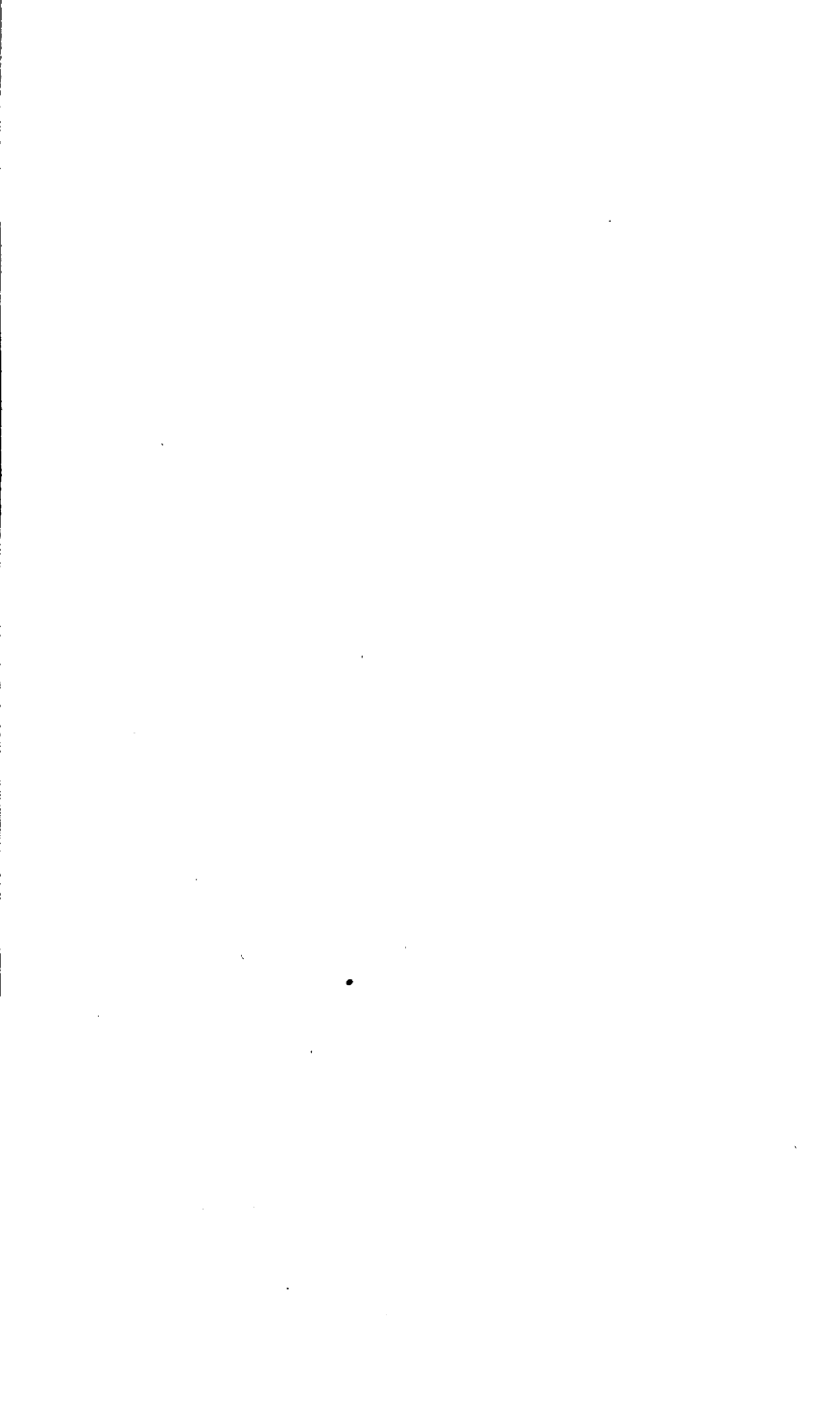
UC-NRLF

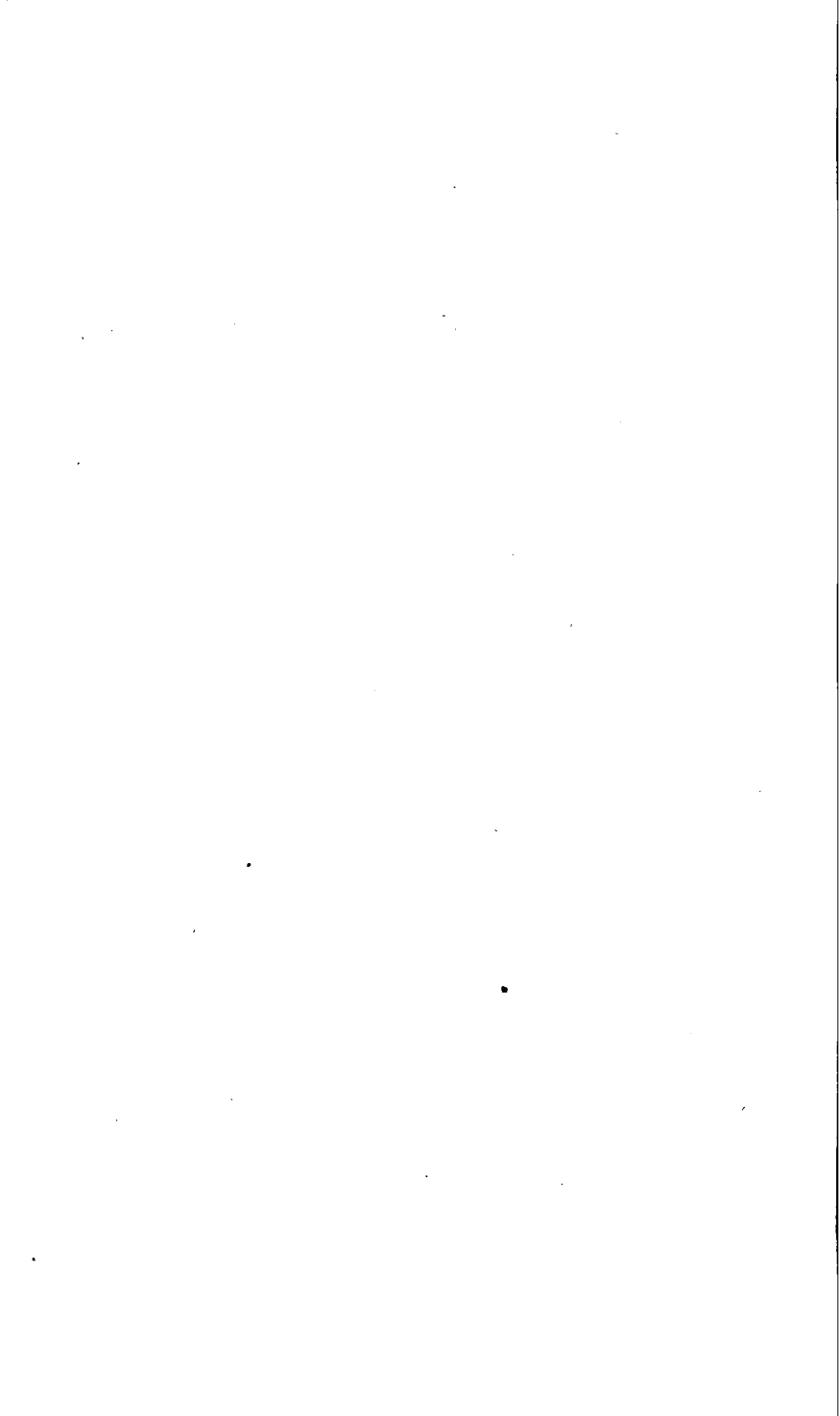


\$B 157 433

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA









LA FILLE DU FRANC-JUGE

DRAME EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX,

EN VERS,

PAR

ADOLPHE CARCASSONNE.

REPRÉSENTÉ LA PREMIÈRE FOIS A MARSEILLE, AU THÉÂTRE DU GYMNASE,

LE 27 OCTOBRE 1860.

DIRECTION DE M. MONTELLI.

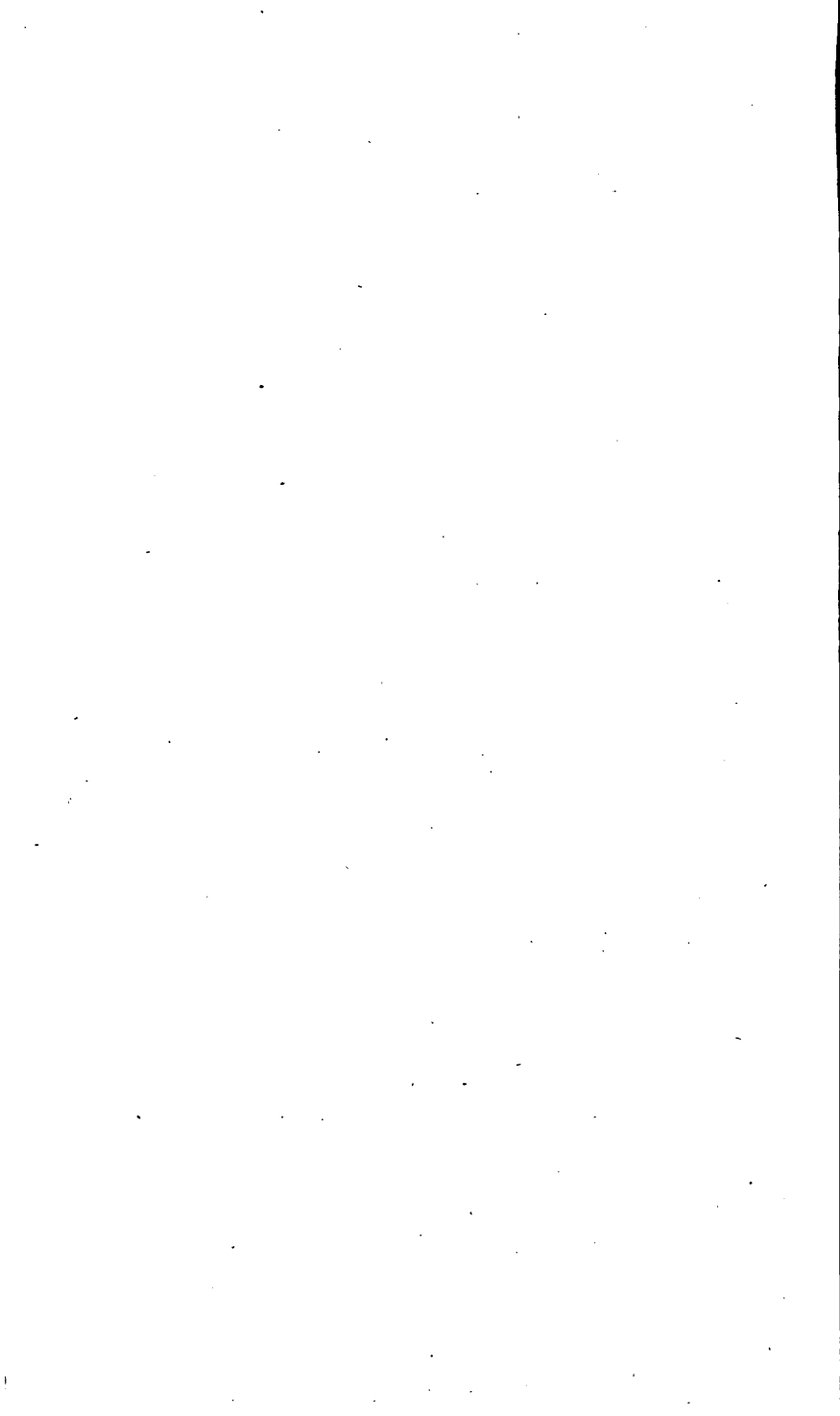
MISE EN SCÈNE DE M. VÉZIAN.

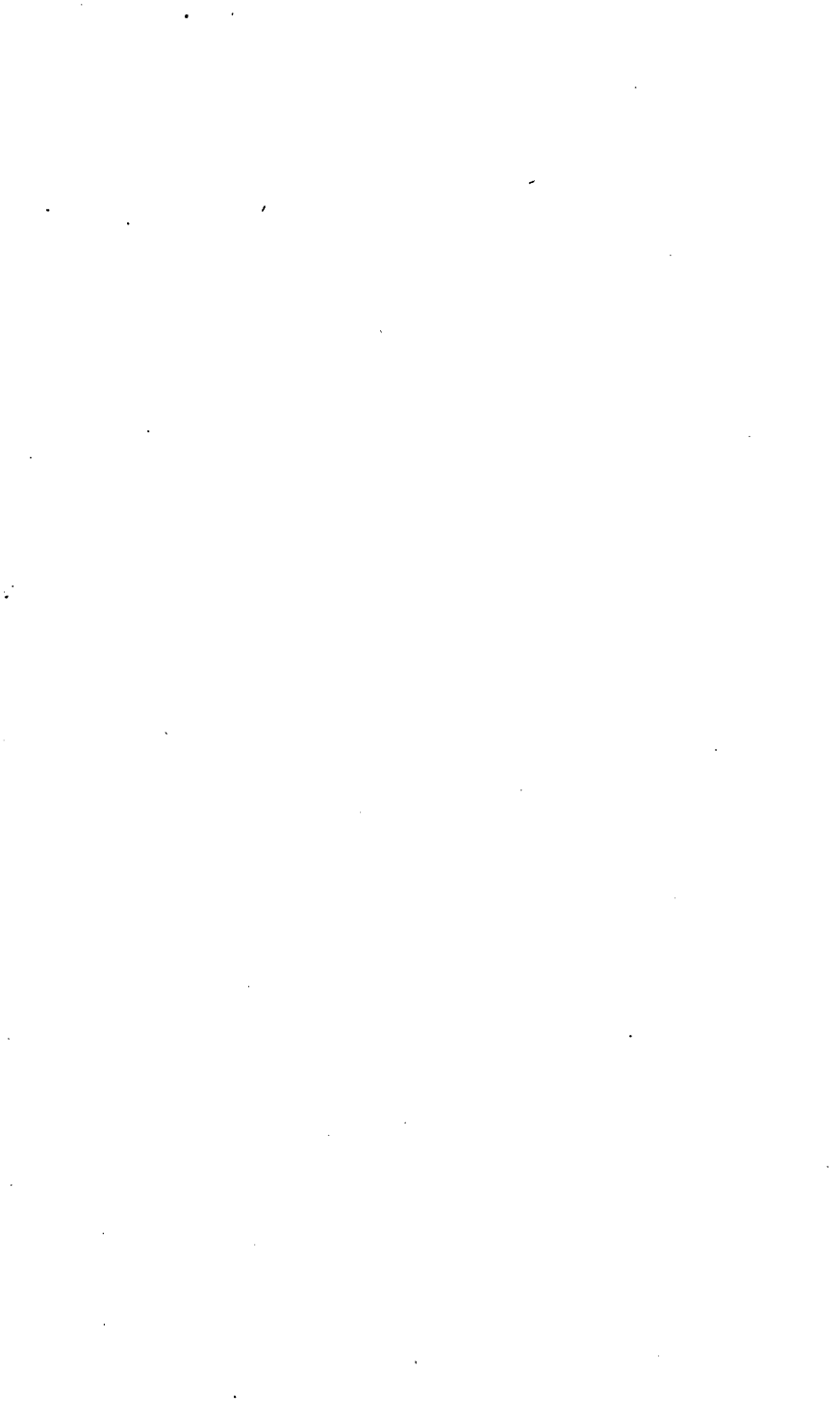
PARIS.

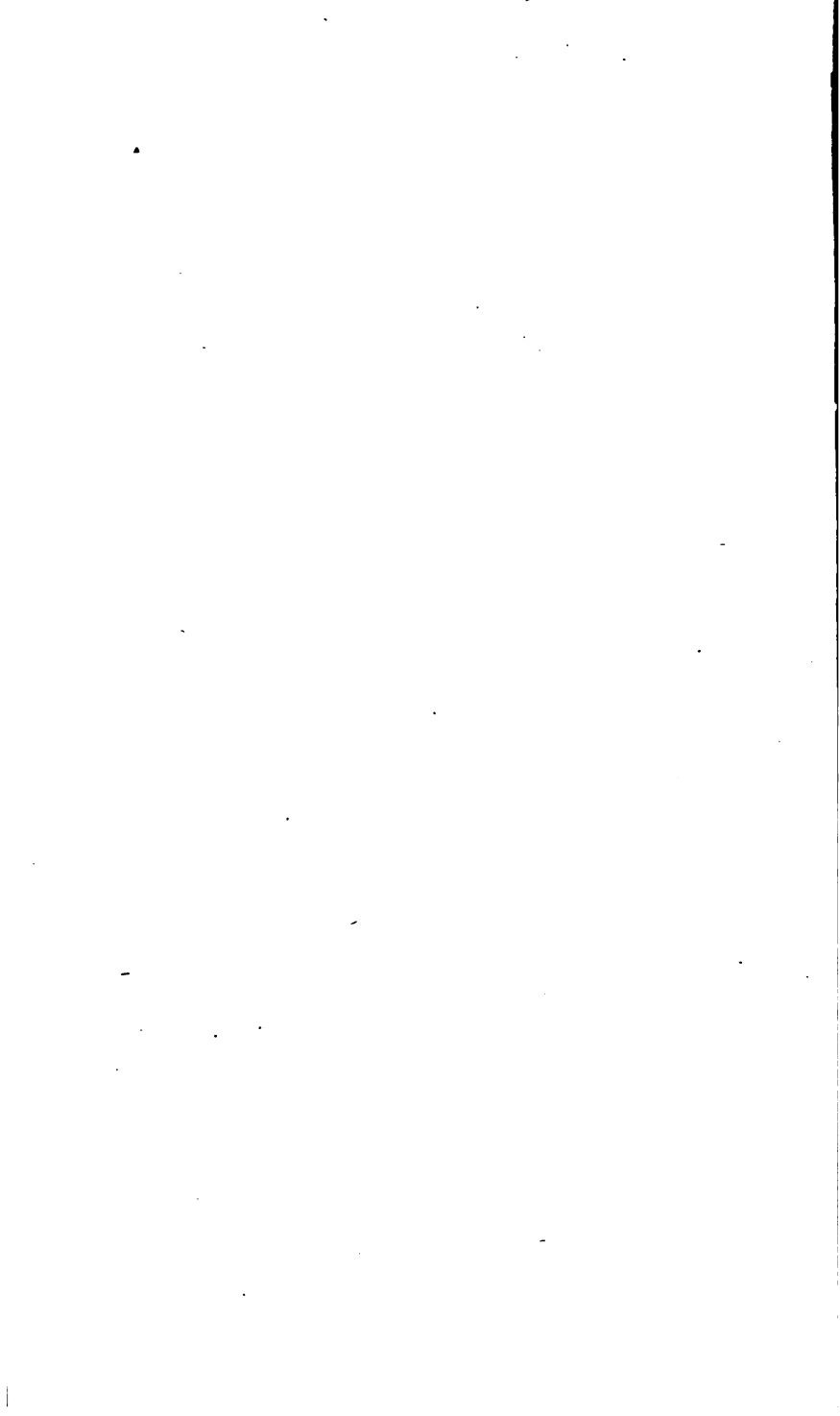
LIBRAIRIE MICHEL LÉVY, RUE VIVIENNE, 2.

1860.









A Madame & Monsieur
Auguste Caune.

Hommage de l'auteur.

Adolphe Carcaffonne

LA

FILLE DU FRANC-JUGE

DRAME EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX.

Marseille. Typ. et Lith. Barlatier-Feissat et Demonchy, rue Venture, 49.

LA FILLE DU FRANC-JUGE

DRAME EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX,

EN VERS,


PAR

ADOLPHE CARCASSONNE.

REPRÉSENTÉ LA PREMIÈRE FOIS A MARSEILLE, AU THÉÂTRE DU GYMNASE,

LE 27 OCTOBRE 1860.

DIRECTION DE M. MONTELLI.



PARIS.

LIBRAIRIE MICHEL LÉVY, RUE VIVIENNE, 2.

1860.

PERSONNAGES.

SIGISMOND DE LUXEMBOURG, Empereur d'Allemagne.	MM. CAZAUBON.
HERMANN DE BLUMENFELD, Grand-Maitre des Francs-juges.	JOURDAIN.
RODOLPHE DE STEINER, Franc-juge, fiancé d'Hélène.	HADINGUE.
Le Comte de LENEPE.	FABERT.
D'ARENBERG.	SICARD.
D'ESSEN.	REILLETZ.
CONRAD WOLKSTEIN.	JULES.
LÉOPOLD DE GOET.	SAUVAJOL.
WILHEM.	PILLIARD.
HÉLÈNE DE BLUMENFELD.	M ^{lle} MAGNAN.
Un Chef de Sbiras.	
Un Surveillant des Francs-juges.	
Un homme du peuple.	

Francs-juges. — Gentilshommes et Seigneurs allemands. — hommes
et femmes du peuple. — Soldats. — Officiers du palais.

La Scène se passe à Cologne.

Année 1410.

PQ2203
C8F5
1860

LA

FILLE DU FRANC-JUGE

DRAME EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX.

ACTE PREMIER.

Un salon chez Hermann de Blumenfeld. — Portes latérales à droite et à gauche. — Au fond, une fenêtre donnant sur une balustrade au-delà de laquelle on voit la place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANN DE BLUMENFELD, RODOLPHE DE
STEINER, LÉOPOLD DE GOET, WOLKSTEIN.

HERMANN.

L'Allemagne jadis nous redoutait ; nos lois
Commandaient le respect jusqu'au trône des rois ;
Et, devant nos décrets obéis comme un culte,
L'Europe saluait notre grandeur occulte.

M736388

Mais aujourd'hui, l'orgueil d'un prince ambitieux
Nous conteste le droit que nous tenons des cieus ;
Il ose tout ; il offre un asile aux transfuges
Qui se croient menacés du poignard des Francs-juges ;
Et le peuple , devant nos arrêts superflus ,
Quand on dit notre nom ne tremble déjà plus.
Il nous faut retrouver notre force première ;
Il le faut !.. du palais jusqu'à l'humble chaumière
Sachons tout exciter contre le souverain ;
Et nous prendrons encor notre sceptre d'airain.

WOLKSTEIN.

Il le faut !

LÉOPOLD.

Le peut-on ?

HERMANN.

Pas de vaine faiblesse ;

A Wolkstein.

Toi, Wolkstein dans le peuple ,

A Rodolphe et à Léopold.

Et vous , dans la noblesse ,
De la religion soufflez le feu divin ;
Attaquez Sigismond ; et ce colosse vain ,
Qui rêve pour sa gloire un prisme ineffaçable ,
Sous lui verra crouler son piédestal de sable.

LÉOPOLD

Je crois, sur des rumeurs dont nous sommes l'objet,
Que Sigismond nourrit un sinistre projet.

RODOLPHE.

Qu'importe ! notre force amènera sa chute ;
Soyons prêts.

HERMANN.

Mais avant de commencer la lutte,
Nous devons consulter nos frères, et nous voir
Ce soir à Freudenberg.

LÉOPOLD.

A ce soir.

WOLKSTEIN.

A ce soir.

Wolkstein et Léopold se disposent à sortir ; Hermann les retient.

HERMANN.

Soyons à la hauteur d'une aussi grande tâche :
Que jamais de nos cœurs l'espoir ne se détache ;
On nous redoute encor, profitons-en ; il faut
Braver tous les dangers, tous, même l'échafaud.

Sigismond, qui sait bien quels pouvoirs sont les nôtres,
Nous traite en conjurés beaucoup plus qu'en apôtres;
Et, jaloux d'un éclat qui fait pâlir le sien,
Il veut jeter l'oubli sur notre culte ancien.
Il n'ose pas encor nous attaquer en face ;
Mais sa grandeur augmente et la nôtre s'efface ;
Faudra-t-il nous voir tous livrés à sa merci ?

RODOLPHE.

Non, jamais !

HERMANN.

Autrefois ce n'était pas ainsi :
Autrefois on voyait l'Allemagne agitée
Se taire en écoutant notre voix redoutée ;
Devant notre nom seul tous les fronts pâlissaient ;
Et quand nous commandions, les rois obéissaient.
Nous pouvions accomplir notre mandat sublime ;
L'assassin dont la haine allait commettre un crime,
Redoutant notre nom bien plus que le bourreau,
Gardait sa haine au cœur et sa dague au fourreau.
La vertu triomphait ; la loi, gardienne austère,
Fesait planer la mort sur la femme adultère ;
Le parjure qui trompe et le fourbe qui ment
Sur leur lèvres blémie arrêtaient le serment ;
L'infâme rénégat dont l'âme est achetée,
Croyait voir le poignard sur sa tête ; l'athée

Qui savait que notre œil s'ouvre et veille en tout lieu,
De sa profane voix n'osait plus nier Dieu.
Eh bien ! c'est sur nous seuls que l'avenir repose.
Il faut tenter un coup pour sauver notre cause ;
Unissons nos efforts et notre zèle ardent ,
Et nous triompherons !...

Wolkstein et Léopold sortent; Rodolphe demeure seul avec Hermann.

SCÈNE II.

HERMANN, RODOLPHE.

HERMANN.

Ecoute cependant :

Sigismond ne connaît que moi seul, et peut-être
L'éclat de sa colère atteindra le Grand-Maitre ;
Peut-être tendra-t-il un piège sous mes pas
Pour frapper de terreur ceux qu'il ne connaît pas.
Je ne crains rien pour moi ; cependant, si je tombe
Mon œuvre ne doit pas finir devant la tombe :
Toi qui de mon Hélène as mérité la main ;
Qui, mon frère aujourd'hui, seras mon fils demain ;
Tu dois continuer l'œuvre grande et sacrée.
Raffermir entre nous l'alliance jurée ;
Gouverner le pays, faire régner la foi ;
Tel sera ton devoir... puis-je compter sur toi ?

RODOLPHE.

En douter un instant serait me faire injure ;
A vous, je le promets ; devant Dieu , je le jure !

HERMANN.

Je sais combien ton cœur contient de dévouement ;
A bientôt... avec moi j'emporte ton serment.

Il sort.

SCÈNE III.

RODOLPHE, seul.

A ce soir la séance où la haine conspire ;
A ce soir d'agiter les destins de l'Empire ;
De combattre l'orgueil d'un monarque puissant ,
Ou de tomber nous-même en marchant dans le sang.
Qu'importe ! je suis prêt quand l'honneur me réclame.
Mais un instant ici je veux ouvrir mon âme ;
L'ouvrir ainsi qu'on ouvre un trésor, pour y voir
Hélène mon amour, Hélène mon espoir.
Ah ! quand de longs débats pèsent sur ma pensée,
Il m'est doux de revoir ma blanche fiancée,
Mon Hélène que j'aime et qui met dans ses yeux
Tant de reflets d'amour que je me crois aux cieux.
Alors l'oubli profond sur moi semble s'étendre ;
Plus de fer ! plus de sang !.. j'écoute sa voix tendre ;

Je reçois ses aveux, je lui parle à mon tour ;
Et l'univers entier n'a plus qu'un cri d'amour !

Apercevant Hélène.

C'est elle.

SCÈNE IV.

RODOLPHE, HÉLÈNE.

RODOLPHE.

Près de moi, viens, ô ma bien-aimée !

HÉLÈNE.

Rodolphe !

RODOLPHE.

La tendresse en mon cœur renfermée
Me disait que bientôt tu serais près de moi.

HÉLÈNE.

Mon cœur battait d'amour en s'approchant de toi.

RODOLPHE.

De ton doux souvenir je flattais ma mémoire.

HÉLÈNE.

Tu m'aimes, je le crois, j'ai besoin de le croire ;
Mais puisque tu te fais un bonheur de me voir,
Pourquoi me quittes-tu si souvent ?

RODOLPHE.

Un devoir,
Une promesse sainte et sur l'honneur jurée,
M'éloigne bien souvent de ta vue adorée ;
Mais de près ou de loin, mon cœur qui t'appartient
N'est plein de de toi seule et reste avec le tien.

HÉLÈNE.

Une promesse sainte!.. ami, pourquoi me taire
Un secret qui m'afflige ? écoute : ce mystère,
Ces entretiens fréquents avec mon père, et puis
Ces sombres visiteurs, ces rendez-vous de nuits,
Ont jeté bien souvent le trouble dans mon âme.
Pardonne, ami, pardonne à mes terreurs de femme ;
Pardonne ; mais j'ai peur ; je pressens un danger
Rodolphe, et c'est pourquoi j'ose t'interroger.

RODOLPHE.

Tu veux m'interroger, à quoi bon?.. mon cher ange,
Bannis de ton esprit cette frayeur étrange ;
Rien ne la justifie et la raison défend .
De croire, chère Hélène, à tes craintes d'enfant.

D'Hermann de Blumenfeld chacun sait la largesse ;
Son austère vertu, sa profonde sagesse,
Ses libéralités amènent en ces lieux,
Ces fréquents visiteurs, si sombres à tes yeux.

HÉLÈNE.

Ami, dois-je te croire et dissiper ma crainte ?

RODOLPHE.

Crois-moi... puis, n'ai-je pas une amulette sainte,
Un talisman sacré qu'avec moi chaque jour,
Je garde ?

HÉLÈNE.

Un talisman ?

RODOLPHE.

Oui.

HÉLÈNE.

Lequel ?

RODOLPHE.

Ton amour.

Il met la main sur son cœur.

Ton amour que j'ai là, ton amour qui m'inspire
Le bonheur idéal, le bonheur où j'aspire ;

Ton amour pour lequel je voudrais m'élever
A toutes les grandeurs qu'un homme peut rêver.
Oui, je voudrais pour toi gagner toutes les gloires ;
Savoir mon nom gravé dans toutes les mémoires ;
Être sur chaque lèvres et dans chaque entretien ,
Pour qu'en disant mon nom le monde dit le tien.

HÉLÈNE.

C'est là le talisman !.. eh bien ! moi je préfère
L'amour qui se complait dans une moindre sphère ;
Rodolphe, le bonheur n'est pas ambitieux ;
Qu'importe que mon nom s'élève jusqu'aux cieux ?
Avoir ton cœur, voilà ma plus belle victoire,
Car le mien plein d'amour n'a pas besoin de gloire.

RODOLPHE.

Que je t'aime !.. ainsi donc, rassure-toi ; demain,
Demain je recevrai tes serments et ta main ;
Alors, et dès longtemps c'est ma plus chère envie ,
A tes pieds adorés je veux passer ma vie.

HÉLÈNE.

J'ai besoin de flatter mon cœur de cet espoir.

A ce moment, un son de trompe retentit au dehors ; Hélène va ouvrir la fenêtre du fond, à travers laquelle on voit la place publique. — Un Crieur, accompagné de deux hommes, ayant chacun une trompe, et de quatre haliebardiens, s'arrête au fond de la scène ; il déroule un parchemin auquel est suspendu le sceau impérial.

LE CRIEUR.

Au nom de Sigismond de Luxembourg, notre Empereur et Maître;

En vertu du décret rendu par le Tribunal Supérieur de l'Empire;

Pour mettre un terme aux crimes nombreux qui jettent la terreur dans toute l'Allemagne;

Il est prononcé :

L'Association occulte des Francs-juges est considérée désormais comme une association criminelle.

Les Francs-juges seront condamnés à mort; leurs biens seront confisqués, et leurs familles rendues solidaires de leurs crimes.

Le présent décret a force de loi à partir de ce jour.

Un son de trompe se fait entendre encore; le Crieur s'éloigne avec ses hommes et les hallebardiers.

RODOLPHE, venant avec empressement auprès d'Hélène.

Chère Hélène, à demain...

HÉLÈNE.

A demain?.. à ce soir.

RODOLPHE, en hésitant.

Ce soir... eh bien !.. ce soir...

HÉLÈNE.

Ah ! vraiment, c'est merveille!

Eh bien ! votre bonheur datera de la veille ;
A ce soir.

Rodolphe lui fait un signe d'assentiment et sort.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, seule.

Il hésite, il ne reviendra pas.
Que ne puis-je , ô mon Dieu ! m'attacher à ses pas !
Je ne puis contenir la terreur qui m'assiège ;
Sous ses pas, devant lui, je sens qu'il est un piège ;
O mon Dieu ! si je crains, ce n'est pas sans raison ;
J'ai vu des hommes noirs surveiller la maison ;
D'un ennemi, sans doute implacables ministres,
Ils semblaient échanger des paroles sinistres...

On entend des clameurs dans la rue.

Quel est ce bruit ?

Elle court vers la fenêtre du fond et elle l'ouvre.

O ciel ! que vois-je ? encor du sang !
Encor un homme mort par le fer !.. Dieu puissant !
Se peut-il que chacun plie , et qu'on s'habitue
A cette horrible loi qui condamne et qui tue !
On va punir enfin ceux qui frappent ainsi.

Elle regarde attentivement par la fenêtre.

On se penche sur lui...

A haute voix à ceux qui sont dans la rue.

Venez, venez ici ;

Peut-être pourrons-nous le sauver...

Des hommes portent un cadavre sur la balustrade ; des femmes du peuple les suivent ; un homme montre un poignard arraché de la poitrine de la victime ; sur ce poignard on lit ces mots : *Franco-juges*.

UNE FEMME, regardant le cadavre.

Son visage

Est couvert de pâleur.

UNE AUTRE FEMME.

O sinistre présage !

UN HOMME, penché sur le cadavre.

Il ne respire plus.

UN AUTRE.

Est-ce juste, pourtant ?

HÉLÈNE, regardant attentivement le cadavre.

Je sens l'effroi courir dans mon sein palpitant !

L'HOMME, penché sur le corps.

Non, non, plus rien, plus rien...

Il se relève.

Main forte, lame sûre...

Lorsqu'un Franc-juge frappe, on meurt de la blessure.
Emportons-le.

Les hommes emportent le cadavre ; les femmes du peuple les suivent.

HÉLÈNE.

Grand Dieu ! j'ai peur ! j'ai reconnu
Cet homme mort ; hier encore il est venu.
Un doute affreux ajoute à mes terreurs sans nombre ;
Un mystère effrayant s'agite ici dans l'ombre...
Ah ! je veux voir mon père !...

Elle sort par la gauche ; au même instant des hommes vêtus de noir entrent par le fond ; leurs traits sont couverts d'un masque ; ils sont conduits par un chef également masqué ; celui-ci a remarqué la sortie d'Hélène.

LE CHEF.

Allons, c'est le moment ;

A un des hommes.

Veillez ici.

L'HOMME.

Mon fer veille attentivement.

Le Chef et les autres hommes entrent dans l'intérieur ; quelques instants après on entend un bruit confus dominé par les cris d'Hélène.

HÉLÈNE.

O mon père ! au secours !

L'homme qui était resté sur la scène s'élance à la suite de ses camarades ; tandis que Wilhem, domestique d'Hermann, entre, les vêtements en désordre et la main ensanglantée.

WILHEM.

O ravisseurs infâmes !
Scélérats déchainés contre l'honneur des femmes !
Vous enlevez ainsi notre enfant !.. vous jetez
Le deuil, le désespoir dans nos cœurs tourmentés !
Ah ! Dieu tient dans le ciel ses foudres assoupies,
Puisqu'il n'éclate rien sur vos têtes impies !
Lâches !.. que dire, hélas ! à son père ?.. aujourd'hui
Est un jour de malheur !..

Il regarde vers la droite.

Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est lui !..
Ah ! je fuis sa présence...

Il sort précipitamment. — Hermann entre du côté opposé suivi d'un valet;
il a entre les mains plusieurs lettres.

SCÈNE VI.

HERMANN.

HERMANN, au valet.

A l'instant va remettre
Ces plis à leur adresse.

Le valet s'incline et sort.

On veut donc nous soumettre ;
On veut nous écarter nous, les Francs-juges, nous
Qui contenions jadis vingt peuples à genoux.

On veut donc nous briser comme un objet fragile !
Ils croient tous que le fer est mou comme l'argile ;
Ils croient qu'on peut pétrir nos cœurs doublés d'airain ;
Non !.. pour nous arracher le sceptre souverain ,
A nous dont le pouvoir date de Charlemagne ,
Il faudrait arracher le cœur de l'Allemagne !

Une pause.

C'est bien ; nous lutterons et le ciel jugera.
L'Empereur est le maître, et pourtant il verra,
Si bientôt contre lui le peuple se révèle,
Son sang royal lui faire une pourpre nouvelle.
A l'œuvre, et dès ce soir !.. mais je veux, un instant,
Contenir tous les cris de mon cœur palpitant ;
Un instant oublieux des soins de ma patrie,
Je veux revoir ici mon Hélène chérie ;
Une dernière fois, d'elle je veux savoir
Si cet hymen fait bien son bonheur ;

Il sonne.

Je veux voir
Passer son jeune cœur dans sa voix, et comprendre
Si ce cœur tout d'amour n'a plus rien à m'apprendre.

A Wilhem qui se présente.

Conduis Hélène ici... son âme a répondu
A Rodolphe ; pourtant...

A Wilhem qui reste debout et immobile.

N'as-tu pas entendu ?

Ma fille ?

WILHEM.

Monseigneur !

HERMANN.

Ma fille, où donc est-elle ?

Réponds, réponds !...

WILHEM, à part.

O ciel ! quelle angoisse mortelle !

A Hermann, en éclatant en sanglots.

Hélène est enlevée !..

HERMANN, avec explosion.

Enlevée, as-tu dit ?

Mon Hélène enlevée !... ah ! réponds-moi, maudit !

Qu'a-t-on fait de ma fille ?

WILHEM.

Hélas ! daignez m'entendre :

Contre ses ravisseurs j'ai voulu la défendre ;

J'ai lutté, mais en vain ; je n'avais que mon sang ,

Je l'ai donné.

Il montre sa main ensanglantée.

Voyez.

HERMANN.

Ma fille, Dieu puissant !

Ma fille ! il me la faut !

A Wilhem.

Mais qui donc me l'a prise ?

WILHEM.

Je n'ai pu voir les traits de ceux qui l'ont surprise.

Wilhem sort, en cachant son front dans ses mains.

HERMANN.

**Ma fille !.. l'enlever là , presque sous mes yeux !
Devant l'éclat du jour , à la face des cieux !
L'enlever !.. ah ! le fer qui dans le cœur se plonge
Donne la mort , mais non la mort qui se prolonge
En meurtrissant le cœur sans cesse , en étouffant
Tout le bonheur de voir et d'aimer son enfant !
Que ne m'ont-ils tué pour enlever ma fille !...
Elle était mon espoir et ma seule famille ;
Ma seule joie au monde , ô Seigneur ! mon seul bien ;
Ce qu'on aime toujours quand on n'aime plus rien ;
Elle était le dernier rayon que Dieu nous laisse
Pour qu'un peu de bonheur sourie à la vieillesse ;
L'ange qui sur mes jours traversés de combats
Ouvrait un coin du ciel qu'il me montrait d'en bas.
Et je la perds !... ma fille , espérance rêvée !
Que fais-tu loin de moi ?... Ceux qui l'ont enlevée
Bien sûr n'ont point d'enfants ! car ils auraient compris
Que pour vivre il me faut le trésor qu'ils m'ont pris ;**

Car le mal qu'ils m'ont fait, ce mal qui désespère,
Peut-être eût remué leurs entrailles de père !
Mais non ! rien n'a crié dans ces cœurs vils, non rien !
Quand sous le désespoir ils ont broyé le mien !
Ils me prennent ma fille, et mes plaintes sont vaines,
Grand Dieu ! quand je boirais tout le sang de leurs veines !

Avec une douleur profonde.

Ma fille, où donc est-elle ?

WOLKSTEIN, paraissant au fond.

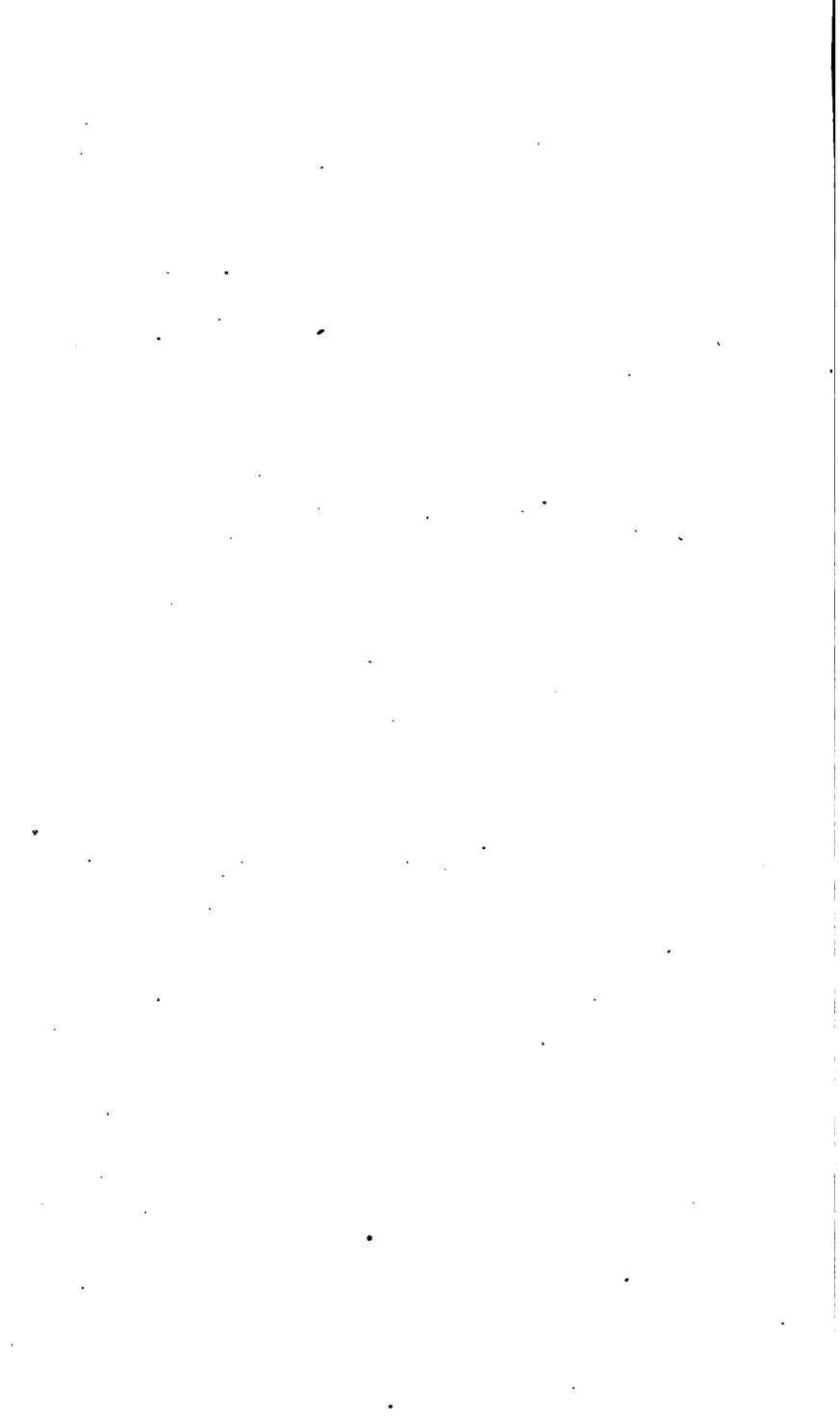
Auprès de Sigismond

Qui l'a fait enlever.

HERMANN.

L'ange chez le démon !
Merci, Wolkstein, merci... Maintenant au Grand-Maitre
De punir le forfait qu'un prince ose commettre ;
Allons, la lutte s'ouvre, et pour être vainqueur
Le prince a le pouvoir et le père a son cœur.
Ah ! vous violez ainsi le plus saint des refuges !
Moi, je vais aiguïser le poignard des Francs-juges ;
Je veux frapper au cœur le crime triomphant ;
Je veux... je veux mourir ou sauver mon enfant !

Il sort.



ACTE DEUXIÈME.



ACTE DEUXIÈME.

Le Palais de Sigismond de Luxembourg. — Portes à droite et à gauche. — Au fond, une porte recouverte par une tenture de velours. — A droite, une horloge.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ARENBERG, D'ESSEN, LE COMTE DE LENEP.

Au lever du rideau, les trois gentilshommes sont en scène ; d'Arenberg et d'Essen paraissent joyeux ; Lenep, au contraire, a l'air triste et préoccupé.

D'ARENBERG, en indiquant Lenep et en riant.

Quel air sombre ! on dirait qu'il a commis un crime ;
Ou qu'il rêve debout.

D'ESSEN, riant aussi.

Ou qu'il cherche une rime.

LENEP.

Je suis triste vraiment.

D'ARENBERG.

Aurait-il le travers
D'éperonner Pégase et d'accoupler des vers ?
Je le plaindrais.

D'ESSEN.

Pardon, c'est nous qu'il faudrait plaindre ;
Mais il ne rime pas, nous n'avons rien à craindre.

D'ARENBERG.

Alors il est frappé d'un mal plus dangereux
Que celui de rimer.

A Lenep.

Seriez-vous amoureux ?
A votre âge on commet de telles imprudences ;
Nous vous conseillerons.

D'ESSEN.

Faites vos confidences ;
Nous connaissons par cœur le chemin de l'amour.

LENEP.

Si je vous avouais que j'aime sans retour,
Vous ririez ?

D'ARENBERG.

Oui, vraiment.

LENEP.

Vous voyez.

D'ARENBERG.

Et la cause

C'est que nous avons dit cent fois la même chose ;
C'est que nous avons fait le serment solennel
D'aimer d'un amour pur, d'un amour éternel ;
Eternité qui dure une courte journée,
Parfois une semaine, et jamais une année ;
Amour qui dans le cœur brûle, et reste fixé
Autant qu'un autre amour ne l'a pas remplacé.

LENEP.

Ah ! vous comprenez mal mon âme.

D'ESSEN.

La constance

A pour lot de tenir le bonheur à distance ;
On n'est jamais heureux quand on est trop aimant ;
Moi, je fais de mon cœur un vaste appartement
Que j'ouvre à chaque femme et qu'on voit, sans mystère,
Au moins vingt fois par an changer de locataire.

LENEP.

Ne raillez pas ainsi le sentiment divin
Qui n'est pas dans vos cœurs ; oui, j'aime...

D'ARENBERG.

Et c'est en vain
Que vous verriez s'ouvrir les lèvres d'une femme
Qui voudrait un baiser.

D'ESSEN.

Je le crois, sur mon âme !

D'ARENBERG.

Mais serait-ce indiscret de demander le nom
De cette femme aimée avec tant d'amour ?

D'ESSEN.

Non ;

Elle se nomme Hélène.

D'ARENBERG, à Lenep.

Ah ! je crois la connaître ;
Souvent je vous ai vu regarder la fenêtre
D'une maison...

LENEP.

Silence !

D'ARENBERG.

Hélène, nom charmant
Qui figure fort bien dans un enlèvement ;
Devenez donc berger ; et, l'âme d'amour pleine,
Allez, nouveau Pâris, enlever votre Hélène.

D'ESSEN.

C'est le plus sûr moyen, cher Lenep ; mais, hélas !
Votre Hélène a déjà trouvé son Ménélas.

D'ARENBERG.

Qu'importe ?

LENEP.

Assez !

D'ESSEN, riant.

Allons, Lenep offre l'emblème
De l'amour vrai.

D'ARENBERG, à d'Essen.

Partons.

D'ESSEN, en se tournant vers Lenep.

Qu'on est gai quand on aime !

D'Arenberg et d'Essen sortent en riant.

SCÈNE II.

LENEP, seul.

Ah ! pourquoi l'a-t-il dit son nom, son nom si doux
Que je serais tenté de le dire à genoux ?
Aux faciles amours l'âme toujours livrée
Ils ne comprennent pas ma tendresse sacrée ;
Et par de vains plaisirs chacun d'eux entraîné,
Peut reprendre son cœur après l'avoir donné.
Je ne puis concevoir une tendresse telle.
J'aime Hélène ; et pourtant depuis que devant elle
Un éclair a passé sur mes yeux éblouis,
J'ai fait pour l'oublier des efforts inouïs ;
J'ai voulu concevoir le mépris de la femme ;
J'ai tendu , j'ai cassé les cordes de mon âme ;
Et lorsque ma ferveur me paraissait à bout ,
Quand tout croulait en moi , l'amour restait debout.
J'aime Hélène ; et pourtant devant elle ma lèvre
Semble ne pas sentir le frisson de la fièvre ;
Je souffre et me contiens ; car Rodolphe demain
A genoux recevra son amour et sa main.

Une pause.

Eh bien ! je garderai l'amour que Dieu me donne ;
Mais je ferai d'Hélène une sainte madone ;
Je l'aimerai sans pleurs , sans cris , sans passion ;
Et l'amour fera place à l'adoration.

Je veillerai sur elle et sur lui ; je veux même
Faire de leur bonheur mon devoir... elle l'aime !
Et je saurais mourir, s'il le fallait un jour,
Pour que mon dévouement égalât mon amour !

Apercevant Sigismond.

Ah ! voici l'Empereur ; c'est lui... sur son visage,
La colère se lit comme un fatal présage.
Que peut-il méditer ?

SCÈNE III.

LENEP, SIGISMOND.

SIGISMOND.

Elle est à ma merci.

LENEP.

J'attends vos ordres, Sire.

SIGISMOND, lui remettant des papiers.

Ah ! c'est bien, les voici.

Lenep prend les papiers et sort ; deux officiers demeurent à la porte du fond.

SCÈNE IV.

SIGISMOND, LES OFFICIERS.

SIGISMOND.

Mes ordres ! ah ! bientôt j'étonnerai le monde !
Aujourd'hui, je commence une lutte profonde ;

Une lutte terrible où sous mes coups pesants
Je veux faire crouler l'œuvre de six cents ans !
A quoi sert de porter la pourpre impériale
Si je dois tolérer cette grandeur rivale ?
Est-ce régner enfin quand on règne de nom,
Et qu'on dit Oui, tout haut, quand l'Empereur dit : Non ?
Je ne veux plus subir cette occulte puissance
Qui soumet l'Allemagne à son obéissance.
Francs-juges que le peuple a pris pour des héros !
Francs-juges qui tenez un emploi de bourreaux !
Assurez le poignard dans vos mains palpitantes ;
Voici, voici le jour des haines éclatantes !
Le jour où deux pouvoirs en se heurtant, mettront
Un terme à vos abus ou la honte à mon front.
Non, il ne suffit pas de conspirer dans l'ombre ;
De juger sans appel dans un repaire sombre
D'où sortent chaque nuit des sentences de mort,
Pour tout braver, croyant que la justice dort...
Non !.. C'est la foi pourtant qui fonda leur doctrine ;
La foi !.. la foi qui cloue un fer dans la poitrine,
Et fait de chaque adepte un assassin caché !
Quand sur la terre rouge un cadavre couché
Montre un regard vitreux et tourné vers l'espace,
On entend des rumeurs dans la foule qui passe,
Les Francs-juges ! dit-on, et chacun, plein d'effroi,
S'éloigne en frissonnant... Et moi, l'Empereur, moi,
Moi dont le monde entier redoute la colère,
Je vois de tels excès, bien plus, je les tolère !
Quelle honte, ô mon Dieu ! que dira l'avenir
Quand il évoquera ce sombre souvenir ;

Quand il devra montrer les pages de l'histoire
Où l'on verra du sang à côté de ma gloire ?
Non, non, plus de merci, le sort en est jeté !
A moi seul un pouvoir trop long-temps contesté !
Qu'ils viennent, ces héros que la nuit voit combattre !
Qu'ils viennent au grand jour !.. mais non, pour les abattre,
Pour effacer d'un trait le prisme qu'on leur fit,
Je connais le Grand-Maitre et cela me suffit.
C'est lui qui seul est chef, c'est lui seul qui gouverne
Les noirs affiliés au fond de leur caverne ;
Eh bien ! je veux le voir à mes genoux, je veux
Je veux voir sur son front se dresser les cheveux ;
Je veux tordre son cœur, puisque l'orgueil le scelle,
Pour en faire sortir les secrets qu'il recèle !...
Il viendra, j'ai sa fille...

Aux officiers.

Amenez près de moi
Celle que j'ai remise à votre garde.

Les officiers sortent.

Eh quoi !
Franc-juge, conjuré, de quel nom qu'on le nomme,
Si redouté qu'il soit, Hermann n'est rien qu'un homme ;
Qu'importe que son nom inspire la terreur ?
Hermann n'est rien qu'un homme, et jésuis Empereur !

Les officiers conduisent Hélène et se retirent.

SCÈNE V.

SIGISMOND , HÉLÈNE.

SIGISMOND.

Approchez.

HÉLÈNE , à part.

Je frissonne...

SIGISMOND , à part.

Elle a pleuré ; j'espère

Tout connaître par elle.

à Hélène.

Aimez-vous votre père ?

HÉLÈNE.

Si je l'aime!... ah ! plutôt, Sire, demandez-moi
Si je n'ai pas un cœur.

SIGISMOND.

C'est bien, et c'est pourquoi
J'ai voulu, dans un but que vous allez connaître ,
Prévenir votre père et le sauver peut-être.

HÉLÈNE.

Le sauver!

SIGISMOND.

Un abîme est ouvert sous ses pas ;
Lui-même l'a creusé.

HÉLÈNE.

Je ne vous comprends pas.

SIGISMOND.

Ecoutez-moi : déjà l'Allemagne est lassée
Du pouvoir ténébreux qui la tient embrassée ;
Elle veut secouer ce pouvoir trop puissant
Dont le sceptre est un fer toujours taché de sang.
Eh bien ! moi, l'Empereur, j'ai juré d'en extraire
Ces Francs-juges maudits, cette horde arbitraire
Qui poursuivant toujours un projet infernal,
Dans l'ombre et malgré moi s'érige en tribunal.
Il le faut, je le veux !

HÉLÈNE.

Je demande justice.

SIGISMOND , sans l'écouter.

Il faut que sur eux tous la loi s'appesantisse.

HÉLÈNE.

Sire, daignez me rendre à mon père.

SIGISMOND.

Comment!
Votre père est le chef des Francs-juges ; Hermann
Doit être le premier frappé.

HÉLÈNE.

Grand Dieu ! qu'entends-je !
Vous jetez dans mon âme une frayeur étrange ;
Quoi ! mon père est Franc-juge !

SIGISMOND.

Il l'est.

HÉLÈNE.

N'en croyez rien.

SIGISMOND.

Il l'est ; et je sais trop quel pouvoir est le sien.

HÉLÈNE.

Sire, vous vous trompez.

SIGISMOND.

Et vous même, sans doute,
Vous connaissez bien ceux que le peuple redoute ;
Ceux qui vont dans la nuit par un obscur chemin,
La prière à la bouche et le fer à la main.

HÉLÈNE.

Moi, non, non !

SIGISMOND.

C'est Hermann qui chez lui les rassemble.

Hélène a un mouvement d'effroi.

Et vous les connaissez... répondez-moi.

HÉLÈNE, à part.

Je tremble !...

Elle demeure accablée sous le poids de la crainte que Sigismond semble suivre sur ses traits.

SIGISMOND.

**Vous ne répondez pas... il est coupable ; il faut
Un grand exemple.**

HÉLÈNE.

**O ciel ! l'échafaud, l'échafaud !
Le vertige s'étend sur ma vue égarée !...
Ne faites pas tomber cette tête adorée ;
Ne tuez pas mon père !... ah ! l'échafaud hideux
Du coup qui l'atteindrait nous tuerait tous les deux !**

SIGISMOND.

Peut-être pourrez-vous le sauver.

HÉLÈNE.

Ah ! de grâce

Parlez.

SIGISMOND.

Des conjurés je veux suivre la trace ;
Vous devez les connaître ; eh bien ! indiquez-moi
Une tête à porter sous le fer de la loi ;
Elle remplacera celle de votre père.

HÉLÈNE, devenue soudainement froide.

Qu'osez-vous proposer ?... Croyez-vous que j'espère
Sauver des jours, si chers qu'ils soient à mon bonheur,
Au prix de l'infamie, au prix du déshonneur ?
Non, jamais !

SIGISMOND.

C'est donc vous qui voulez que le glaive
Sur la tête d'Hermann à mon ordre se lève ;
N'en accusez que vous.

HÉLÈNE.

Sire, écoutez-moi bien :
Mon père est mon espoir, mon bonheur, mon seul bien ;
J'ignore jusqu'au nom de ces gens qui dans l'ombre
Se livrent, dites-vous, à des complots sans nombre ;
Mais je l'avouerais même en face du trépas,
Si je les connaissais je ne le dirais pas ;

Je ne le dirais pas, car mes nobles ancêtres
Dans leurs rangs jusqu'à moi n'ont pas compté de traîtres ;
Car je dois respecter l'éclat de mon blason ;
Car je dois respecter l'honneur de ma maison ;
Car il n'est pas de mots que la bouche prononce
Assez durs pour flétrir le lâche qui dénonce !

SIGISMOND.

Puisque vous auriez pu le sauver d'un seul mot ;
Vous tuez votre père !

HÉLÈNE.

Ah ! qu'il meure plutôt
Que voir son nom souillé, son nom maudit sans cesse,
Ou sa vie achetée au prix d'une bassesse !

SIGISMOND.

Votre père bientôt va me l'apprendre.

HÉLÈNE.

Rien

Ne le fera faillir à ses devoirs.

SIGISMOND.

C'est bien.

Il va au fond ; il parle à voix basse aux deux officiers qui viennent auprès d'Hélène.

HÉLÈNE, à part.

O ciel!

Les deux officiers emmènent la jeune fille, et sortent en soulevant la tenture du fond.

SCÈNE VI.

SIGISMOND.

SIGISMOND.

Elle persiste à cacher ce mystère ;
Mais Hermann n'aura pas la force de se taire.

On entend le son d'une cloche.

C'est le signal, il vient... tout me fait un devoir
D'arracher de son cœur ce que je veux savoir.

La porte du fond s'ouvre ; un officier du palais introduit Hermann.

SIGISMOND.

Je vous tiens cette fois, ô destins de l'Empire!

L'officier sort.

SCÈNE VII.

SIGISMOND, HERMANN.

HERMANN, venant devant Sigismond.

Vous avez pris ma fille ; et moi je viens vous dire :

**Vous avez fait ici ce que l'honneur défend ;
De quel droit, Monseigneur, prenez-vous mon enfant ?**

SIGISMOND.

J'ai dû m'en assurer pour sauver la patrie.

HERMANN.

**Quel crime a donc commis mon Hélène chérie ?
Rien n'est moins sérieux... Monseigneur, rendez-moi
Mon Hélène ; il la faut à mon bonheur.**

SIGISMOND.

**La loi
Que vous osez braver doit retomber sur elle.**

HERMANN.

**Mais si vous invoquez une loi si cruelle
Je suis donc le coupable.**

SIGISMOND.

Oui, vous et vos amis.

HERMANN.

**A mon tour, Monseigneur, quel crime ai-je commis ?
Daignez vous expliquer.**

SIGISMOND, éclatant.

Vous êtes un Franc-juge!
Un de ces criminels dont l'ombre est le refuge!
Un de ceux qui tramant les plus affreux desseins,
Se disent des croyants et sont des assassins!

HERMANN.

Quel blasphème!.. à Dieu seul nous devons rendre compte;
Et je le dis sans crainte aussi bien que sans honte,
Nul pouvoir, après Dieu, ne nous règle ici-bas.

SIGISMOND.

Peut-être.

HERMANN.

Epargnons-nous d'inutiles débats;
Vous tenez dans la main le sceptre de l'Empire,
Nous avons dans le cœur ce que Dieu nous inspire;
Sire, à chacun son lot; le Dieu qui fait les rois
Nous a fait ses élus.

SIGISMOND.

C'en est trop!... je le vois,
Vous venez ici même exciter ma colère...

HERMANN, élevant la voix.

Non; je veux mon enfant...

SIGISMOND.

Faut-il que je tolère ?..

HERMANN, avec force.

Mais ma fille ?

SIGISMOND.

Vos cris sont des cris superflus ;
Elle est en mon pouvoir, vous ne la verrez plus.

HERMANN, menaçant.

Malheur !

SIGISMOND.

Ah ! devant moi je dois vous interdire...

HERMANN, l'interrompant.

Vous devez écouter ce que je vais vous dire :
Lorsqu'on le pousse enfin à la rébellion
L'humble devient héros, l'homme se fait lion ;
Le cri de la douleur s'irrite ; et, sans absoudre,
La voix qui vient d'en bas fait remonter la foudre.
A mes devoirs sacrés je ne veux point faillir ;
Mais en frappant mon cœur vous en ferez jaillir
L'étincelle puissante et soudain agrandie
Qui peut sur vos Etats secouer l'incendie.

SIGISMOND.

Vous osez devant moi faire de tels aveux !

HERMANN.

Je l'ose, car je veux ma fille.

SIGISMOND.

Et moi je veux
Savoir, savoir par vous le nom de vos complices ;
Je le veux !

HERMANN.

Préparez le dernier des supplices ;
Mais vous ne saurez rien.

SIGISMOND.

Prenez garde !

HERMANN.

Comment !
Quel homme peut ainsi se vendre lâchement ?
L'honneur qui toujours marche avec moi, côte-à-côte ;
L'honneur qui veut me voir porter la tête haute,
Oui, l'honneur me défend d'être un lâche !

SIGISMOND.

Il me faut

Les noms que je demande.

HERMANN.

Au pied de l'échafaud,
Si vous me demandiez une seule parole
Pour m'épargner la vie et pour changer mon rôle,
Je vous dirais, penché sous le fer de la loi,
Si ma tête est à vous, mon honneur est à moi!

SIGISMOND.

Eh bien ! puisque l'excès de votre orgueil extrême
Vous aveugle à ce point ; n'accusez que vous-même,
Si la vérité sombre apparaît à vos yeux.

Il écarte les tentures du fond, et il montre au Grand-Maitre Héliène entre deux bourreaux qui tiennent la hâche levée sur la tête de la jeune fille.

SIGISMOND.

Franc-juge, regardez !

HERMANN, dans un cri.

Que vois-je !... justes cieux !...
Que vois-je !.. des bourreaux !.. ma fille !.. ah ! c'est horrible !

A Sigismond.

Je rêve, n'est-ce pas ?... c'est un rêve terrible,

Mais il n'a rien de vrai.

Il regarde encore.

**Ma fille!... ô ciel! je cours
La sauver des bourreaux.**

SIGISMOND.

**Inutile secours;
D'ici je fais un signe et c'est la mort pour elle.**

HERMANN.

**Ah! Sire, au nom du ciel! par la vie éternelle!
Par vôtre honneur de roi, par votre nom sacré,
Épargnez mon enfant, mon enfant adoré!**

SIGISMOND.

Non, non!

HERMANN.

Ah! par pitié!

SIGISMOND.

Vaine prière!

HERMANN.

Grâce!

Il regarde encore.

Ma fille!

Il tombe aux pieds de Sigismond.

A vos genoux, à vos pieds que j'embrasse

Tuez-moi ; mais laissez vivre Héléne, laissez
Ma pauvre enfant... prenez, prenez ma vie!...

SIGISMOND.

Assez!

Je suis, pour vous forcer dans vos derniers refuges,
Froid comme les poignards qui servent aux Francs-juges ;
Le nom des conjurés, ou bien...

Il lève la main comme pour donner le signal attendu par les bourreau ;
Hermann la lui saisit et se relève.

HERMANN.

Ciel! arrêtez!

Tout en tenant la main de Sigismond, il regarde de nouveau du côté des
draperies.

Héléne! mon enfant!...

SIGISMOND.

Les instants sont comptés ;

Il regarde l'horloge.

Une minute encore.

HERMANN

Ah! mon âme est glacée ;

Je ne résiste plus...

SIGISMOND, solennellement et en regardant l'horloge.

La minute est passée.

Il s'approche encore des draperies pour donner le signal.

HERMANN.

Attendez, par pitié!

SIGISMOND.

Non, non!

HERMANN, regardant.

Te voir mourir
Toi, toi le seul objet que Dieu m'ait fait chérir,
Ma fille bien-aimée!... ah!

Il porte la main à une ouverture dissimulée dans la doublure de sa robe.

Je deviens infâme!
Je contiens à la fois tous les cris de mon âme;
Ma fille, mon espoir! ma fille, mon bonheur!
Ma fille, je te sauve... au prix de mon honneur!

Il sort de sa robe une liste que Sigismond lui enlève; Hermann demeure accablé, la main sur le cœur, et les yeux tournés du côté de sa fille.

SIGISMOND.

Je triomphe!... ce jour à la mort les entraîne.

A deux officiers qui se présentent.

Rendez la jeune fille à ce vieillard.

Les officiers sortent.

Ma haine
Doit atteindre son but et ne rien épargner...
Monde! regarde-moi, je commence à régner!

Les officiers conduisent Hélène et se retirent; la jeune fille est pâle; ses cheveux sont flottants; elle a entendu les dernières paroles de Sigismond, et du regard elle suit ce dernier qui sort par la droite.

SCÈNE VIII.

HERMANN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, à part et en regardant le côté par lequel Sigismond est sorti.

Il commence à régner !... grand Dieu ! qu'a fait mon père ?
Je tremble...

HERMANN, s'élançant devant sa fille.

Mon enfant ! mon Hélène bien chère !
Laisse-moi te presser sur mon cœur ; laisse-moi
Encor te regarder.

Il la contemple avec amour.

Oui, c'est toi, c'est bien toi.

Il l'embrasse.

Ah ! ce que j'ai souffert ne saurait se décrire...

Observant la tristesse d'Hélène.

Ne voile pas ainsi ton lumineux sourire ;
Ne baisse pas les yeux, mon enfant... le danger
Pour toi n'existe plus ; nous ne devons songer
Qu'au bonheur du présent.

HÉLÈNE.

Pourquoi m'avoir sauvée ?
La hâche des bourreaux sur moi s'était levée ;
Il fallait la laisser retomber.

HERMANN.

Ma fille? Que dis-tu,

HÉLÈNE.

Dans mon cœur, par l'angoisse battu,
Un soupçon fait crier chaque fibre meurtrie;
Répondez-moi, mon père, à qui dois-je la vie?
Les bourreaux étaient prêts.

HERMANN, à part.

Indicible tourment!
J'ai forfait à l'honneur, voilà le châtement!

A sa fille avec embarras.

Hélène...

HÉLÈNE.

Je devine et j'en suis confondue;
Vos devoirs sont trahis, votre cause est vendue;
A ce prix vous m'avez épargné le trépas;
J'eusse aimé mieux périr.

HERMANN.

Ah! ne m'accable pas.
Tu connais maintenant le prix de leur clémence;
Mais tu ne connais pas l'amour, l'amour immense

Que j'ai là, dans mon cœur pour ma fille; l'amour
Que j'ai senti grandir chaque heure, chaque jour;
Et qui me fait l'aimer aujourd'hui plus qu'on aime
Ses devoirs, son pays, sa vie et l'honneur même!

HÉLÈNE.

N'avez-vous pas pensé, mon père, qu'on dirait
En vous voyant : Cet homme a vendu son secret!
Et qu'on dirait de moi : Cette femme est sa fille!..
Ah! pour garder intact l'honneur de ma famille,
Que ne puis-je cacher devant tous, Dieu puissant!
La rougeur de mon front sous celle de mon sang!

HERMANN.

Ah! si ma tête seule eût été menacée,
Rien ne serait tombé de ma lèvre glacée;
Je ne crains pas la mort, j'en atteste les cieux!
Mais c'est toi, mon enfant, c'est toi, que sous mes yeux
On livrait aux bourreaux dont la hâche était prête;
Je croyais voir ton sang couler à flots; ma tête
S'est perdue, et mon cœur écrasé m'a trahi...
Pardonne; mais devant ce spectacle inouï,
Et malgré la douleur qui déjà me dévore,
Ma fille, je le sens... je trahirais encore.

HÉLÈNE.

Ah! ne le dites plus.

HERMANN.

Hélas ! ne sais-tu pas
Mon Hélène, que j'ai guidé tes premiers pas ;
Que ta mère, si tôt à mon amour ravie,
Ne m'a laissé que toi pour tout bien dans la vie ?
Ah ! l'amour paternel, cet amour si profond,
Est comme l'Océan, on n'en sait pas le fond ;
Tous les biens de la vie : amour, fortune, gloire.
Ont flatté tour-à-tour mon cœur et ma mémoire ;
Mais quand je m'interroge, enfant, je trouve en moi
L'oubli de tout, auprès de mon amour pour toi.

HÉLÈNE.

Mon père !

HERMANN.

Comprends-tu mon angoisse ? Dieu même,
Dieu même aurait faibli, t'aimant comme je t'aime.

HÉLÈNE.

Puisque sous le malheur il faut courber nos fronts,
Sous un ciel étranger, mon père, nous fuirons ;
Car des lieux où pour nous la honte se prépare,
Il faut que l'Océan immense nous sépare.
Je vais fermer mon cœur ; et mon premier devoir
Sera, je le promets, de ne jamais revoir
Rodolphe...

HERMANN, dans un cri étouffé.

Hélas ! Rodolphe.

Il s'interrompt tout-à-coup, et il garde un silence douloureux.

HÉLÈNE, remarquant la douleur de son père

Ah ! que voulez-vous dire ?

HERMANN.

**Maudis-moi, mon enfant, car tu dois me maudire !
Rodolphe...**

HÉLÈNE.

Est-il Franc-juge ?

Hermann ne répond que par un nouveau signe de douleur.

HÉLÈNE.

Ah ! grand Dieu ! dénoncé !

Avec égarement.

O mon père ! ô mon père !...

Une pause.

Ah ! qui l'aurait pensé

**Quand ce matin encore il me faisait entendre
Tout ce que sa belle âme a pour moi de plus tendre !
Demain devait le voir à l'autel, et demain
C'est sans doute la mort qui lui tendra la main.**

HERMANN.

Ma fille, maudis-moi !

HÉLÈNE, en pleurant.

Pourquoi vous maudirai-je ?

HERMANN.

**Deux fois je suis coupable et deux fois sacrilège ;
J'ai brisé, sans pudeur et dans le même jour,
Ton front dans son orgueil, ton cœur dans son amour.
Maudis-moi !**

HÉLÈNE.

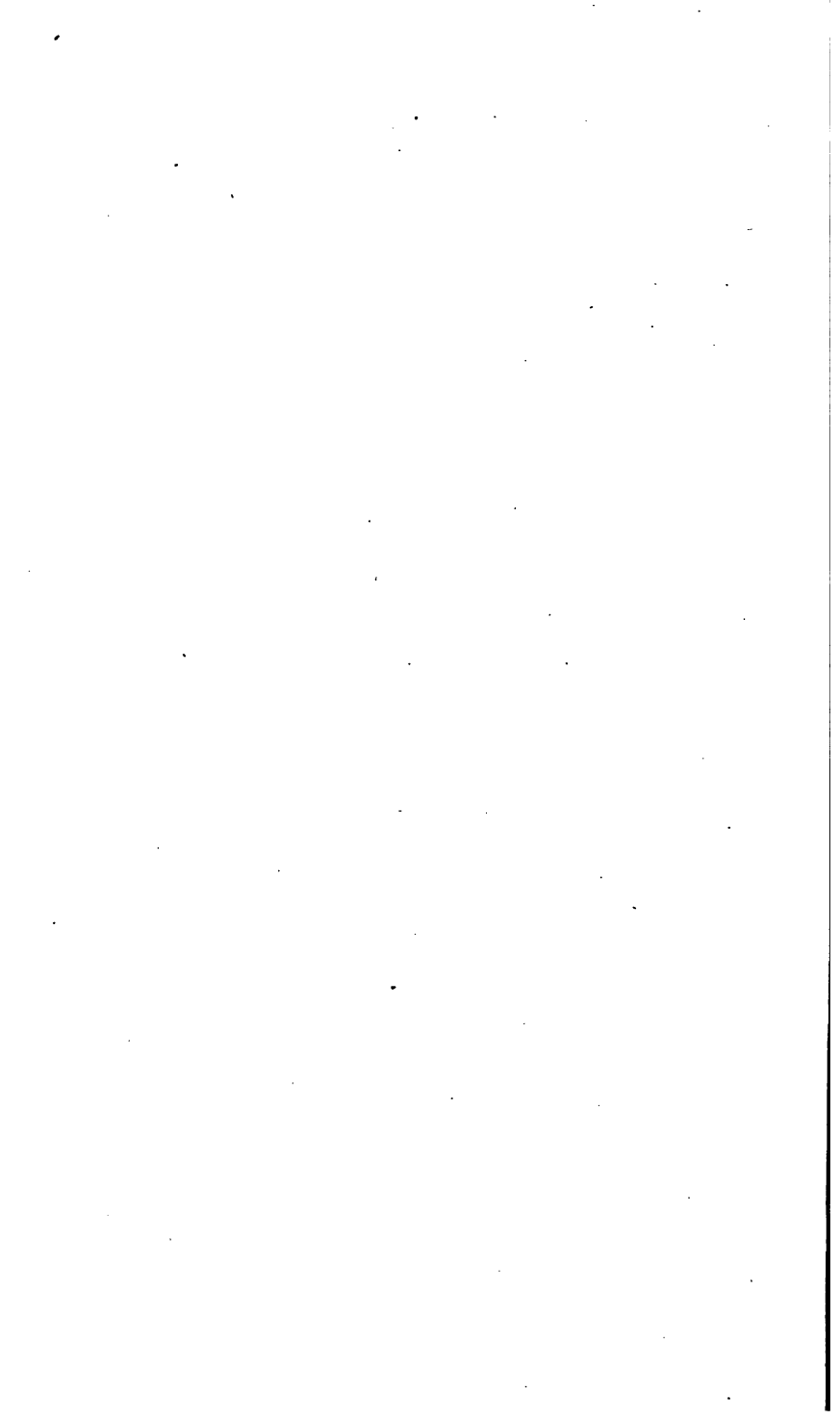
**Je voulais quitter ce lieu funeste ;
Mais Rodolphe est trahi, l'honneur veut que je reste ;
Je dois veiller sur lui, je dois sauver ses jours ;
Et puis... Dieu m'en verra séparer pour toujours.**

Elle se rapproche d'Hermann.

**Courons le prévenir d'un danger qu'il ignore ;
Venez, venez... peut-être il en est temps encore !**

Elle sort en entraînant son père.

ACTE TROISIÈME.



ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU.

LE SOUTERRAIN DES FRANCS-JUGES.

La grotte de Freudenberg, près Cologne. — A droite et à gauche des bancs de pierre fixés contre le mur. — Au fond, deux gros piliers soutiennent la voûte basse et obscure. — A droite, une lourde porte de fer.

D'Arenberg, d'Essen et Lenep entrent dans le souterrain ; ils sont suivis par des soldats qui se rangent des deux côtés de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ARENBERG, D'ESSEN, LENEP, SOLDATS.

D'ESSEN.

Il faut attendre ici les Francs-juges ; vraiment
C'est peu récréatif.

D'ARENBERG , regardant la voûte.

Ah! quel réduit charmant!
J'admire ces lambris;

Il touche les murs humides du caveau.

Et ces tapisseries
Dont une vieille Ondine a fait les broderies.

Il s'approche des piliers.

Et ces sveltes piliers !.. l'architecte a commis
Le plagiat d'un plan par Phidias transmis ;
Quelle légèreté!.. Piliers, formes attiques ,
Si vous ne l'êtes pas, vous deviendrez antiques ;
Vous êtes assez forts pour cela.

D'ESSEN, parcourant le souterrain.

Je ne sais
Comment ils pourront fuir; observons bien l'accès
De ce caveau.

D'ARENBERG.

Chez eux tout se fait par mystère ;
Quand il le faut, sans doute ils passent sous la terre ;
Ou peut-être , qui sait ! s'élèvent-ils dans l'air.

D'ESSEN.

Mais au-dessous de nous doit se trouver l'enfer.

D'ARENBERG.

C'est bien cela ; l'enfer doit être leur refuge ;
Rien ne ressemble autant au diable qu'un Franc-juge.

LENEP, à part.

J'espère que Rodolphe aura pu se sauver.

D'ARENBERG.

Cher Lenep, ces beaux lieux engagent à rêver ;
L'onde coule... des murs ; et des gouttes sans nombre
S'épanchent sur nos fronts de ces arceaux pleins d'ombre ;
Rêvons avec bonheur.

D'ESSEN.

En cet endroit charmant

On peut prendre un baiser... mystérieusement.

LENEP.

Que vous êtes heureux !... oui, mes amis, j'envie
Le prisme caressant qui vous montre la vie ;
Gaité, bonheur, espoir, rien en vous ne tiédit ;
Et toujours sur vos fronts le soleil respandit.

D'ARENBERG.

Pas ici cependant.

D'ESSEN.

Nous faudra-t-il attendre
Longtemps ainsi ?

Un bruit de pas nombreux retentit.

Quel bruit ici se fait entendre ?

Tout-à-coup la porte basse s'illumine ; des valets portant des torches descendent dans le souterrain ; des jeunes Seigneurs allemands les suivent ; au milieu d'eux est Sigismond ; les soldats venus avec les gentilshommes inclinent leurs armes devant l'Empereur.

SCÈNE II.

SIGISMOND, D'ARENBERG, D'ESSEN, LENEPI,
GENTILSHOMMES, SOLDATS.

LENEPI.

L'Empereur!... jusqu'à nous qui le conduit ainsi ?

SIGISMOND, à D'Essen.

N'avez-vous pas trouvé des Francs-juges ici ?

D'ESSEN.

Non, Sire.

SIGISMOND.

Ils vont venir, et l'on est sur leur trace.

D'ARENBERG.

Mais s'ils sont prévenus qu'un danger les menace,
Ils fuiront de ces lieux par un secret chemin.

SIGISMOND.

Un grand nombre d'entr'eux sont déjà sous ma main ;
Les autres le seront à leur tour, je l'espère.

Il remonte le caveau.

Voilà bien le caveau, le sinistre repaire
Où ces hommes de sang, chaque nuit rassemblés,
Jetaient des égorgeurs sur les peuples troublés.
C'est ici qu'ils rendaient leurs iniques sentences ;
Sur les marches du trône, à travers les distances,
Quand le noir tribunal venait de les dicter,
Des poignards étaient là pour les exécuter.
L'Empire, ce pivot sur qui tourne le monde,
Paraissait oublié dans cette nuit profonde ;
Et mon sceptre sacré, mon sceptre souverain,
Méprisé, faisait place à leur sceptre d'airain.
Aussi, que de forfaits ils ont osé commettre !...
Ces murs, ces murs visqueux suintent du sang peut-être ;
Et de tous les côtés je sens dans ce caveau
Une odeur de cadavre à saisir le cerveau !
C'est ainsi qu'appuyés sur des lois forcenées,
Ils ont pu six cents ans régir nos destinées ;
Et que nos Empereurs, par eux humiliés,
Sous un sanglant talon ont eu leurs fronts pliés.

Allemagne! en ces jours sombres de ton histoire,
Où donc avais-tu mis les rayons de ta gloire?
Quel étrange mystère avait donc effacé
La grandeur de ton nom, l'éclat de ton passé?
Quoi! ces hommes vivant au milieu des ténèbres
Ont fait peser sur toi leurs doctrines funèbres,
Sans que le premier jour ta bouche de lion
Ait dévoré la main qui tendait le baillon!
Quoi! ta valeur antique et ton noble courage
Ont dormi six cents ans!.. Je relève l'outrage
Allemagne! c'est moi qui laverai l'affront
Que des siècles de haine ont jeté sur ton front;
C'est moi qui secouerai ton sommeil centenaire!
Oui, l'aigle impérial est sorti de son aire;
Il s'élançait d'un vol là-haut, dans l'air vermeil;
Et, planant dans les feux qui tombent du soleil,
Il en prend les rayons dont l'éclat l'environne,
Pour faire de nouveau resplendir ta couronne!
Tu seras grande encore et par moi!.. seulement
Ces hommes qui souillaient notre sol allemand
Doivent être frappés! leur sang doit tenir compte
De leurs forfaits nombreux comme de notre honte;
Qu'ils meurent!... délivrés de leur sourde fureur,
Les peuples salueront l'Empire et l'Empereur!

A D'Essen et D'Arenberg.

Veillez bien, Messesseurs.

Il vient devant Lenep.

Que nul d'entr'eux n'échappe
Au sort que je leur fais, à la main qui les frappe;

Avant qu'ils soient ici qu'on entoure ce lieu ;
Et vous m'en rendrez compte au palais.

LENEP.

Ab ! grand Dieu !

Sigismond sort suivi des Seigneurs venus avec lui ; D'Arenberg , D'Essen et Lenep sortent ensuite avec les soldats pour veiller au dehors. Après leur sortie, une trappe s'ouvre sur la gauche, et Rodolphe entre dans le souterrain.

SCÈNE III.

RODOLPHE.

Le désespoir étreint mon âme révoltée ;
Je ne suis pas vengé !... ma haine s'est heurtée
Contre un pouvoir plus fort que le mien ; je voulais
Chercher le ravisseur jusques dans son palais ;
Je voulais le frapper ; et mon œuvre finie ,
Payer de tous jours son heure d'agonie !...
Ah ! rêves qui souvent bercez les sens flattés ,
Paroles que l'espoir prononce , vous mentez !
Je ne crois plus à rien !... C'est de toi , mon Hélène ,
Que venait le rayon dont ma vue était pleine ;
Toi seule étais ma vie , et par toi chaque jour ,
Je rêvais un bonheur grand comme mon amour !
Eh bien ! la même voix qui te disait : je t'aime !
Dans ce noir souterrain rugit un anathème.

Ma vengeance bouillonne, elle veut éclater !
Allons, debout ! debout ! c'est à nous de hâter
L'heure où doit s'écrouler dans un abîme sombre
Le monarque puissant devant nous, rois de l'ombre !
Attendre, c'est tout perdre ; à l'œuvre et sans retard !
Aux yeux de l'Allemagne agitions le poignard !
Ah ! vous croyez qu'on peut enlever une femme,
Commettre insolemment un rapt, un vol infâme,
Couvrir un nom sacré d'un éternel affront,
Parce que vous portez un diadème au front !
Non ! votre droit divin est un droit qui spolie !
C'est une injure à Dieu !... l'Allemagne avilie-
Se cabre sous ce droit qu'elle exècre ; elle sent
Gonfler comme le mien son courroux tout-puissant.
Eh bien ! de la révolte arborons la bannière !
Francs-juges en avant ! et toi, qui dans l'ornière,
Croupis depuis mille ans, peuple allemand, debout !
Que ta haine réponde à ma haine qui bout !
Lève ce bras de fer dont le poids seul écrase !
Viens, nous ferons trembler l'Europe sur sa base !
En avant ! en avant !... Il nous faut en un jour,
Toi, venger ton pays ; moi, venger mon amour !

On entend au loin sonner minuit ; la trappe s'ouvre. — Un surveillant, enveloppé dans une robe noire, se tient à l'ouverture. — Des Francs-juges entrent ; chacun d'eux dit tout bas un mot à l'oreille du surveillant qui laisse passer. — Ces Francs-juges viennent se placer devant le banc, à gauche. — Wolkstein entre ensuite dans le souterrain avec d'autres Francs-juges qui se placent devant le banc, à droite, laissant ainsi le fond de la scène entièrement libre.

SCÈNE IV.

RODOLPHE, WOLKSTEIN, FRANCS-JUGES.

RODOLPHE.

Les voici... ma fureur si longtemps concentrée
Peut éclater enfin.

WOLKSTEIN, aux surveillants.

Veillez bien à l'entrée ;
Doublez de vigilance au dehors ; écoutez
Les plus vagues accents par la brise apportés ;
Venez nous prévenir au moindre bruit.

Un des surveillants se tient devant la trappe ; deux autres enlèvent leurs robes noires , et sortent pour veiller au dehors. — Un des Francs-juges vient auprès de Wolkstein.

LE FRANC-JUGE.

Le traître ,
Accusé l'autre jour par la voix du Grand-Maitre ,
Est mort ; je l'ai frappé ce matin.

Un autre Franc-juge se présente ; Wolkstein l'arrête d'un geste.

WOLKSTEIN.

Un instant :

Aux Francs-juges.

Je dois vous révéler un fait plus important.

Il sort une lettre.

Nous sommes dénoncés!... cette lettre reçue
Me l'apprend.

RODOLPHE.

Se peut-il!

WOLKSTEIN.

J'ai fait, à chaque issue,
Doubler de soins afin de n'être pas surpris.

UN FRANC-JUGE.

Désigne-t-on le traître?

RODOLPHE.

Il recevra le prix
De son crime ; c'est moi qui punirai l'infâme.

WOLKSTEIN.

L'écrit semble tracé par la main d'une femme ;
Mais il ne porte pas de nom.

RODOLPHE.

N'attendons plus!
On attaque les droits qui nous sont dévolus ;

**Aux armes ! nous verrons qui sera mieux trempée
La lame des poignards ou celle de l'épée !**

WOLKSTEIN.

**C'est juste ; mais avant de frapper sans merci,
Attendons le Grand-Maitre, il le faut.**

La trappe s'ouvre de nouveau ; Hermann entre.

RODOLPHE.

Le voici.

A l'entrée d'Hermann le fond du théâtre s'ouvre, et laisse voir le sanctuaire des Francs-juges brillamment illuminé. — Au fond, est disposée la tribune réservée au Grand-Maitre. — De chaque côté sont des stalles pour les affiliés. — Les murs sont couverts par des tentures sur lesquelles on voit des figures emblématiques : balances, glaives et poignards en croix.

Hermann est entré, suivi de plusieurs affiliés ; un Franc-juge entre à la suite du Grand-Maitre, en ramenant avec soin son capuchon sur ses traits. — Le Grand-Maitre monte à la tribune, et les affiliés prennent place dans les stalles de droite et de gauche.

SECOND TABLEAU.

SCÈNE I.

**HERMANN ; RODOLPHE, WOLKSTEIN, LÉOPOLD,
FRANCS-JUGES.**

HERMANN.

Frères , quel est le sort que méritent les traîtres ?

WOLKSTEIN ET LES FRANCS-JUGES.

La mort !

HERMANN.

C'est bien l'arrêt transmis par nos ancêtres ;
La mort !.. et maintenant, frères, écoutez-moi :
On voulait nous soumettre à la commune loi ;
On voulait effacer d'une main obstinée
L'éclat que nous jetons sur l'Europe étonnée ;
Et suppléer enfin , dans une étrange erreur,
A notre saint pouvoir celui d'un Empereur.
J'allais vous en instruire, et l'heure était venue
De puiser en nous-même une force inconnue ;
De ramener le peuple à son devoir sacré ;
Et de vaincre en luttant... lorsqu'un traître abhorré,
Aux pieds de Sigismond courbant son front impie,
Nous a vendus !

WOLKSTEIN.

Il faut qu'un tel crime s'expie ;
Nommez, nommez le traître.

RODOLPHE.

A moi de le punir !

LÉOPOLD.

Qu'il meure !

HERMANN.

Il a détruit l'espoir de l'avenir ;
Et brisé cette force immuable et profonde
Qui nous fait contenir ou soulever le monde.

RODOLPHE.

Qu'il meure !

HERMANN.

Il a trahi l'honneur ; il a vendu
Le secret qu'à genoux il avait entendu.

WOLKSTEIN.

Qu'il meure !

HERMANN.

Il a livré, comme autant de complices,
Ses frères qu'on fera mourir dans les supplices.

RODOLPHE ET LES FRANCS-JUGES.

Qu'il meure !

HERMANN.

C'est jugé...

Le Grand-Maître descend de la tribune ; les Francs-juges quittent leurs
stalles ; ils viennent tous sur le devant de la scène.

HERMANN.

Frères, lequel de nous

Doit frapper ?

RODOLPHE.

Moi.

HERMANN, à Rodolphe.

C'est bien... maintenant, à genoux
Jure ici d'accomplir ce devoir redoutable.

RODOLPHE, en s'agenouillant.

Je le jure !

HERMANN.

Il me reste à nommer le coupable.

RODOLPHE, se relevant le poignard à la main.

Dites, dites !

HERMANN.

C'est moi !

RODOLPHE.

Qu'entends-je, Dieu puissant !

LES FRANCS-JUGES, avec stupéfaction.

Vous !

RODOLPHE, à part.

Entre Hélène et moi puis-je mettre du sang ?

Il jette son poignard loin de lui.

HERMANN, à Rodolphe.

J'ai toujours méprisé celui qui se parjure.
Ta faiblesse coupable est pour nous une injure ;
Par ton fer je devrais être déjà frappé.

Rodolphe garde la même immobilité douloureuse ; Hermann s'approche de lui.

HERMANN, à Rodolphe.

Je te croyais un homme et je me suis trompé.

RODOLPHE.

Ah !

WOLKSTEIN, à Rodolphe.

Pas de lâcheté ! tu ne dois plus attendre !

A ce moment, le Franc-juge qui était entré à la suite d'Hermann s'avance au milieu des affiliés.

LE FRANC-JUGE.

Arrêtez !

montrant Hermann.

Il s'accuse, à moi de le défendre !

RODOLPHE, regardant le Franc-juge dont les traits sont couverts par le capuchon de sa robe.

Cette voix !

LE FRANC-JUGE.

Ecoutez...

WOLKSTEIN.

**Mais avant de parler ,
Franc-juge , devant tous il faut te dévoiler.**

Le Franc-juge écarte son capuchon ; Hélène paraît au milieu de l'assemblée

RODOLPHE.

Hélène!

HERMANN.

Mon enfant!

WOLKSTEIN, à Hermann.

**Votre fille!...peut-être
Veut-elle à nos poignards soustraire le Grand-Maitre ;
Soins superflus!**

HERMANN.

**La mort doit me trouver ici ;
Ne suis-je pas venu me mettre à ta merci?**

WOLKSTEIN, à Hélène.

Qui donc vous a conduite en ce lieu ?

HÉLÈNE.

**Ma tendresse...
J'ai suivi pas à pas mon père ; l'ombre épaisse**

M'a cachée à ses yeux ; puis, sous ce vêtement
Ici je suis entrée à sa suite.

WOLKSTEIN.

Comment !

Il jette un regard de colère au surveillant ; puis il dit à Hélène :

Savez-vous le danger que vous courez ?

HÉLÈNE.

J'espère

Sauver l'honneur d'un nom et les jours de mon père.

Les Francs-juges font des signes de dénégation ; la jeune fille s'en aperçoit.

Et si votre rigueur me laisse sans appui,
Je garde au moins l'espoir de mourir avec lui.
Ecoutez-moi : devant le Tribunal Suprême,
Mon père, sans détours, vient s'accuser lui-même ;
Il se livre sans crainte, il attend le trépas ;
Il vous l'a dit ici ; mais il ne vous dit pas
L'épreuve surhumaine à son cœur infligée ;
Mais il ne vous dit pas l'angoisse prolongée
Qu'il a dû supporter ; ni ce qu'il a souffert
Devant l'affreux spectacle à ses regards offert.

HERMANN.

Ma fille !

HÉLÈNE.

Il ne dit pas cette lutte suprême
Dans laquelle, sans doute, eût faibli Dieu lui-même.

Ecoutez : les valets d'un prince criminel
Ce matin, m'ont ravie au foyer paternel ;
Par eux conduite' auprès de Sigismond, leur maître,
J'ai supplié longtemps ; et puis, j'ai vu paraître
Des hommes noirs ; alors, ce prince, ce héros
M'a lâchement remise aux mains de ses bourreaux ;
J'étais prête à mourir.

RODOLPHE.

Atroce barbarie !

HÉLÈNE.

Mais mon père était là... par une draperie
Que Sigismond lui-même entr'ouvrait, il pouvait
Voir le fer qui déjà sur mon front se levait ;
Il suffisait d'un signe et ma mort était prompte.
Quel horrible spectacle !... à mon père, sans honte,
Sigismond demandait vos noms, le menaçant
De lui faire payer son refus de mon sang.
Eh bien ! mesurez-vous cette lutte inouïe ?
Sentez-vous ce combat ?... Voir sa cause trahie
Ou voir mourir sa fille !... ô supplice ! se voir
Traître, traître par force ou bourreau par devoir !...
Il n'a pu résister, sa pauvre âme meurtrie
A dû céder...

Les Francs-juges font de nouveaux signes de dénégation.

Malgré l'amour de la patrie,

En voyant votre fille où j'étais aujourd'hui,
Répondez ; qui de vous n'eût pas fait comme lui ?

HERMANN, à Hélène.

Rien ne peut, rien ne doit arrêter leur vengeance.

WOLKSTEIN.

Tu dis vrai ; car nos lois défendent l'indulgence ;
Contre la trahison elles arment nos bras ;
Quand on connaît un traître, il meurt ;

A Hermann.

Et tu mourras.

HERMANN.

Je suis prêt.

RODOLPHE, à part.

Ah ! grand Dieu !

HÉLÈNE.

Votre loi, je le pense,
A qui veille sur vous doit une récompense.

WOLKSTEIN.

Oui.

HÉLÈNE.

Montrer le péril c'est vous en préserver.
Ce soir même une lettre a dû vous arriver.

WOLKSTEIN.

Oui.

HÉLÈNE.

Je vous prévenais du sort qui vous menace.

WOLKSTEIN, ironiquement.

Pour vous récompenser que voulez-vous ?

HÉLÈNE.

La grâce

De mon père.

HERMANN.

Jamais ! moi, trouver grâce, non !
Trouver grâce ! ajouter cette honte à mon nom !
Deux fois déshonoré, non !.. Accepter la vie
Quand par la mort il faut qu'un tel crime s'expie,
Jamais !.. je dois mourir ; le supplice achevé,
Notre nom sera pur, mon sang l'aura lavé !

HÉLÈNE.

Mon père !

WOLKSTEIN, à Rodolphe.

A ton devoir.

Rodolphe garde la même immobilité douloureuse.

Ah ! si ton cœur balance,
Si tu ne mets un terme à ton lâche silence,
Tu sais quel est le sort qu'il te faut réserver.

HERMANN, à Rodolphe.

Frappe, tu te perdras sans pouvoir me sauver.

HÉLÈNE.

Il ne frappera pas !

Des murmures de colère sortent des rangs des Francs-juges ; plusieurs d'entr'eux tirent leurs poignards et s'approchent d'Hermann ; Hélène se précipite devant son père.

HÉLÈNE.

Francs-juges implacables !
Le sang, le sang ! voilà vos lois irrévocables !
Eh bien ! tuez encor, tuez !... mais sachez bien
Que vous aurez mon sang avant d'avoir le sien !

Elle embrasse étroitement son père, lorsqu'un surveillant de l'extérieur arrive précipitamment.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN SURVEILLANT.

LE SURVEILLANT, à Wolkstein.

Nous sommes découverts !

HERMANN, se dégageant de l'étreinte d'Hélène.

Il^s viennent ! que je meure !

LE SURVEILLANT.

Des soldats en grand nombre entourent la demeure.

Wolkstein fait un mouvement pour aller au dehors.

LE SURVEILLANT.

La lutte est impossible !

WOLKSTEIN.

Ah ! grand Dieu ! nous fuyons
Quand la gloire pour nous prépare des rayons !
Il faut nous avouer vaincus, proscrits, transfuges !
Lorsque la terre tremble au seul nom des Francs-juges !

LÉOPOLD, désignant Hermann.

Eh bien ! qu'il meure ici !

WOLKSTEIN.

Non, non ! il ne faut pas,
Puisque des ennemis portent ici leurs pas,
Qu'une trace de sang, derrière nous laissée,
D'un meurtre parmi nous inspire la pensée.

A Hermann.

Mais ne t'abuse pas, traître, sur ton destin ;
Ton trépas différé n'en est pas moins certain ;
De la soif de ton sang toute mon âme est pleine ;
Tu n'échapperas pas à ma profonde haine ;
Mais avant de frapper celui qui nous vendit,
Hermann de Blumenfeld, sois maudit !

LES FRANCS-JUGES.

Sois maudit !

Hermann demeure accablé sous le poids de la honte. — Wolkstein va fermer la porte de droite à double tour ; il vient ensuite devant le mur de gauche ; il touche un ressort invisible ; la trappe s'ouvre ; — au même instant, des secousses violentes ébranlent la porte de droite. — Les Francs-juges descendent dans la trappe ; Rodolphe s'attache aux pas d'Hélène qui entraîne son père.





ACTE QUATRIÈME.



ACTE QUATRIÈME.

Portes latérales des deux côtés. — Au fond, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE.

Est-ce un rêve, ô mon Dieu ! qu'une angoisse pareille ?
Des menaces de mort vibrent à mon oreille ;
Sous mes regards troublés je vois, en frémissant,
Des juges, des bourreaux, des poignards et du sang.
Je me raidis en vain, mon effroi continue ;
J'entends une rumeur de la foule venue ;
Je regarde, je vois un hideux piédestal ;
Un homme est là, debout près du billot fatal ;
Il se penche, un éclair brille, la tête roule ;
Puis le bourreau la prend, il la montre à la foule ;

C'est celle de Rodolphe ! ah ! grand Dieu !...

Une pause.

N'est-ce pas ,

C'est une vision qui s'attache à mes pas ?
C'est un rêve qui jette au fond de ma pensée
Une frayeur sans cause, une crainte insensée !
Le réveil va chasser ma sombre vision...
Mais non, je veille, hélas ! je veille, ma raison
Dans un rêve trompeur ne s'est pas égarée ;
Non, Rodolphe est coupable et sa perte est jurée ;
On le tuera !... ma crainte, hélas ! n'a rien de faux...
Sans doute on a déjà cloué des échafauds ;
Sans doute, avant le jour, des fosses étaient prêtes ;
La hache sans repos fera tomber des têtes ;
Sigismond ! Sigismond ! tu deviens tout-puissant ;
Ton sceptre est une hache et ta pourpre est du sang !

SCÈNE II.

HÉLÈNE, RODOLPHE.

HÉLÈNE.

Rodolphe ! lui !..

RODOLPHE.

C'est elle ! ah ! je la vois encore...
Ce n'est donc pas en vain, mon Dieu ! qu'on vous implore

à Hélène.

Je sens encor ta main, j'entends encor ta voix ;
Je puis mourir.

HÉLÈNE.

Mourir ! mais puisque je te vois ,
L'amour sourit encor de son plus beau sourire ;
Je t'aime tant !... mourir ! ce mot, pourquoi le dire ?

RODOLPHE.

Je suis injuste, Hélène ; à tes pieds j'aurais dû
Exprimer le bonheur que le ciel m'a rendu ;
Qu'importent les périls que j'ai courus ? qu'importe
La sinistre clameur que l'air ému m'apporte ?
Je te vois, je t'entends, je t'aime, c'est assez !

HÉLÈNE , à part.

Ah ! je tremble !... ses jours sont encor menacés.

RODOLPHE.

Caché depuis deux jours au fond d'un quartier sombre,
J'ai senti, malgré moi, mon cœur se remplir d'ombre ;
La douleur m'a courbé sous une main de plomb ;
Car deux jours sans te voir, Hélène, c'est bien long ;
Deux jours, le comprends-tu ?.. deux jours, quand l'heure même
A toute la longueur d'un siècle quand on aime !

HÉLÈNE.

Imprudence !

RODOLPHE.

Cher ange, accuse mon amour.

HÉLÈNE.

Si je t'avais perdu, Rodolphe...

RODOLPHE, regardant autour de lui.

En ce séjour

**Tout reporte mon cœur vers ces heures passées
Où, comme des rayons nous fondions nos pensées,
Où, le front radieux et la main dans la main,
Nous demandions au soir un pareil lendemain.**

HÉLÈNE.

Ah ! ne rappelle pas ces souvenirs.

RODOLPHE.

Je souffre

**En y pensant ; la vie est un immense gouffre ;
L'œil ébloui d'espoir ne le devine pas ;
Puis, tout-à-coup le gouffre est ouvert sous les pas...**

HÉLÈNE, ramenée au sentiment de sa situation.

**Et l'honneur, voix du ciel ; l'amour, rêve sublime,
S'écroulent tous les deux dans le fond de l'abîme.**

RODOLPHE.

Que dit-elle ?

HÉLÈNE.

Rodolphe, écoute : ton retour
De mes lèvres a fait jaillir un cri d'amour ;
C'est malgré moi... sur nous tombe un malheur insigne :
Rodolphe, j'ai ton cœur, mais je n'en suis plus digne.

RODOLPHE.

Hélène!... ah! mon esprit sans doute est confondu...
Je tremble... assure-moi que j'ai mal entendu...
Que tu ne m'as pas dit ces paroles étranges...

Hélène garde le silence.

Toi, pure comme un lis, chaste comme les anges!
Indigne d'être aimée, oh non! un tel aveu
Ne me convaincrait pas, même en face de Dieu!

HÉLÈNE.

J'ai dit vrai, je le jure!

RODOLPHE.

Ah! je ne puis te croire.

HÉLÈNE.

L'oubli peut-il ainsi peser sur ta mémoire ?

Depuis deux jours , Rodolphe, as-tu donc oublié
Que l'honneur de mon père au mien était lié ?
Et que mon père... hélas !...

Elle s'arrête, et elle cache son front dans ses mains.

RODOLPHE, avec éclat.

Ah ! relève la tête ,
Noble fille !... je vois quel scrupule t'arrête ;
Non, jamais tu ne fus aussi digne de moi ;
Ton père, en un seul jour, a tout perdu pour toi ;
Son nom est blasphémé , son passé l'abandonne ;
Le peuple le maudit ; mais moi , je lui pardonne...
Ne l'accuse donc plus.

HÉLÈNE.

O merci !

RODOLPHE, se rapprochant d'elle avec amour.

Dans tes yeux
Mets encor ces rayons qui te viennent des cieux ;
Fais de nouveau tomber de ta bouche adorée
Ces aveux dont mon âme est longtemps enivrée,
Pour que mon âme s'ouvre et reçoive à la fois
Les regards de tes yeux et le son de ta voix.

HÉLÈNE.

Oui, je t'aime, Rodolphe, et ta vie est ma vie ;

Je t'aime.!

On entend du bruit au dehors.

Ces clameurs dont je suis poursuivie
Me font trembler.

Elle va vers la fenêtre du fond ; elle l'entr'ouvre avec précaution, puis elle la referme précipitamment.

Que vois-je ! un échafaud dressé !...

A Rodolphe.

Et tu parlais d'amour, d'avenir... insensé !
Ah ! fuis au nom du ciel !

RODOLPHE.

Moi te quitter !

HÉLÈNE.

Tu m'aimes ;
Et mes jours te sont chers autant que les tiens mêmes ;
Tu me l'as dit... eh bien ! par cet amour sacré,
Sauve-toi... si tu meurs, Rodolphe, je mourrai !

RODOLPHE.

Non, non.

HÉLÈNE.

Ah ! par pitié !

Elle pleure.

Sois touché de mes larmes.

RODOLPHE, à part.

**Devant son désespoir je demeure sans armes ;
Mais comment lui donner ce douloureux bonheur ?**

Comme frappé d'une idée soudaine.

Hélène, écoute-moi... me crois-tu de l'honneur ?

HÉLÈNE, relevant la tête.

En pourrais-je douter ?

RODOLPHE.

**Me croirais-tu capable
D'un impur sentiment, d'une action coupable ?**

Hélène fait un geste énergique de dénégation.

RODOLPHE.

As-tu foi dans l'amour dont je t'ai fait l'aveu ?

HÉLÈNE.

Comme je crois au mien, comme je crois en Dieu !

RODOLPHE.

Eh bien !... fuyons tous deux !

HÉLÈNE.

Ah ! que dis-tu ?

RODOLPHE.

Toi-même

Prononce sur mon sort.

HÉLÈNE.

Tu sais bien que je t'aime ;
Et qu'aussi je mourrai sans toi ; mais il le faut ,
Mon devoir me retient.

Elle regarde vers la fenêtre.

L'échafaud ! l'échafaud !...

Ta longue résistance, hélas ! me désespère...
Tu me feras bientôt maudire par mon père...
Fuis, sauve mon honneur !

RODOLPHE.

Ton honneur !

Il prend Hélène par la main, il la conduit sur le devant de la scène, et il s'agenouille.

O mon Dieu !

Je vous ouvre mon âme ici comme au saint-lieu ;
J'aime Hélène, et je jure, à cette heure sacrée,
Que j'en fais devant vous mon épouse adorée ;
Inscrivez dans les cieux mon serment solennel.

HÉLÈNE.

Daignez le recueillir, Anges de l'Éternel !

Rodolphe se relève.

RODOLPHE.

Et maintenant, fuyons...

HÉLÈNE.

Pars seul.

RODOLPHE.

Non, je demeure.

HÉLÈNE.

Une dernière fois...

RODOLPHE.

Tu veux donc que je meure ;

Viens

Hélène lutte encore un instant.

HÉLÈNE.

Dieu ! pardonnez-moi, mais c'est pour le sauver !

Rodolphe lui prend la main ; Hélène se laisse conduire vers la porte de droite, lorsque le comte de Lenep entre.

SCÈNE III.

HÉLÈNE, RODOLPHE, LENEP.

LENEP, à Rodolphe.

Cachez-vous... des soldats ici vont arriver ;

Cachez-vous.

HÉLÈNE.

Il peut fuir.

LENEP.

La maison est cernée.

HÉLÈNE.

Par mon dernier espoir je suis abandonnée.

LENEP.

Hâtez-vous, le temps presse...

HÉLÈNE, à Rodolphe.

Oh ! viens !

Hélène entraîne Rodolphe par la porte de droite ; d'Arenberg entre par le fond.

SCÈNE IV.

LENEP, D'ARENBERG.

D'ARENBERG.

Lenep, je dois

Comme une voix d'ami faire entendre ma voix ;

Je suis votre maxime : amitié vraie oblige ;
Que ma franchise donc n'ait rien qui vous afflige ;
Ecoutez : vous aviez à remplir un mandat
De noble gentilhomme et surtout de soldat ;
Vous l'avez oublié ; dans leurs derniers refuges
Vous n'avez pas encor poursuivi les Francs-juges ;
Vous vous trouvez ici chez Hermann...quelle erreur
Peut vous faire à ce point oublier l'Empereur ?

LENEP.

Au fond de votre cœur scellez ma confiance :
Je veux sauver Rodolphe.

D'ARENBERG.

O ciel ! quelle imprudence !
Ce peut être la mort pour vous.

LENEP.

Je l'ai promis ,
Je tiendrai ma parole ; et d'avance soumis
Au sort qui peut frapper ma tête condamnée ;
Je ne reprendrai pas ma parole donnée.

Hélène rentre par la gauche.

C'est elle... ah ! par pitié !

D'ARENBERG, à part.

Pauvre cœur sans appui !
Il veut mourir... je dois le sauver malgré lui.

Il sort.

SCÈNE V.

LENEP, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, indiquant la porte par où elle est entrée.

Rodolphe est là...

LENEP.

Je sais qu'une garde nombreuse
L'empêche de s'enfuir.

HÉLÈNE.

O mon Dieu !.. malheureuse !
Ils vont me le tuer !

LENEP.

Ne tremblez pas ainsi ;
Peut-être puis-je encor vous le rendre.

HÉLÈNE.

O merci !
Vous êtes mon sauveur vous, et moi, pauvre femme,
Je n'ai rien que mon cœur, je n'ai rien que mon âme ;
Mais mon âme et mon cœur tous deux montent vers vous.

Pendant qu'Hélène parle ainsi, Rodolphe a entr'ouvert la porte de droite,
sans qu'Hélène et Lenep puissent le voir.

LENEP.

Ecoutez-moi : bientôt paraîtront devant nous
Ceux qui cherchent Rodolphe.

HÉLÈNE.

Ah ! mon cœur se déchire !

LENEP.

Ne démentez en rien ce que je pourrais dire.

Lenep est interrompu par un bruit de pas qui se fait entendre dans la galerie.

HÉLÈNE.

J'entends un bruit de pas.

Elle revient instinctivement vers la porte de droite que Rodolphe referme sur lui.

LENEP, regardant vers la galerie.

Ce sont eux.

HÉLÈNE.

O terreur !

LENEP.

Hélène, soyez forte...

Un chef de sbires et ses hommes entrent en scène; ils sont suivis par des soldats qui viennent se ranger au fond de l'appartement.

SCÈNE VI.

RODOLPHE, caché, HÉLÈNE, LENEP, LE SBIRE ET SES
HOMMES.

LE SBIRE.

Au nom de l'Empereur !
En vertu de l'arrêt du Tribunal suprême,
Qui condamne à la mort tout Franc-juge, ici-même
Livrez-nous aussitôt Rodolphe de Steiner.

HÉLÈNE.

Il est donc condamné, mon Dieu !

LE SBIRE.

Depuis hier ;

De plus, il est ici.

HÉLÈNE.

Non, je jure...

LE SBIRE.

Elle hésite ;

A ses hommes.

Qu'on fouille la maison.

HÉLÈNE, à part.

Ah ! grand Dieu !

LE SBIRE.

Qu'on visite

Partout.

LENEP, s'avancant devant le sbire.

Ne cherchez plus.

HÉLÈNE, à part.

Mon cœur est plein d'effroi...

LENEP.

Rodolphe de Steiner, le Franc-juge, c'est moi !

HÉLÈNE.

Que dois-je faire, ô ciel !

LE SBIRE, à ses hommes.

Qu'on l'emène au supplice.

Les hommes s'approchent de Lenep qui se livre à eux, lorsque la porte de droite s'ouvre et Rodolphe entre soudainement.

RODOLPHE.

Non, je n'accepte pas un pareil sacrifice !

A Lenep.

Noble cœur ! c'est en vain que vous venez offrir
Vos jours pour me sauver.

Au sbire.

C'est à moi de mourir !
C'est moi qui suis Rodolphe... allons ! un gentilhomme
Ne déguise jamais le nom dont on le nomme ;
Moi, je garde le mien, et je ne voudrais pas
Le déguiser, surtout en face du trépas.
Rodolphe de Steiner est mon nom.

LENEP.

Dieu ! que faire !

RODOLPHE, remarquant de l'hésitation chez le sbire.

Je jure par le ciel ! par le nom de ma mère !
Je jure que je suis de Steiner.

D'ARENBERG, rentrant.

A l'instant,

Venez, mon cher Lenep, l'Empereur vous attend.

LENEP.

Malheur !

RODOLPHE, au sbire.

Vous le voyez.

D'ARENBERG, à Lenep.

Venez.

LENEP, à part.

Ah ! pauvre Hélène !

RODOLPHE, à Lenep, en lui prenant la main.

Et vous qui me donniez une vie encor pleine,
Soyez béni.

Lenep cache son front dans ses mains et pleure.

RODOLPHE.

Pleurez ; ces larmes de vos yeux
Dans la coupe d'un ange arriveront aux cieux ;
Dieu se fait des rayons avec ces pleurs de l'âme ;
Adieu, soyez béni.

D'ARENBERG, à Lenep.

L'Empereur vous réclame ;
Venez.

Lenep se laisse conduire par d'Arenberg.

D'ARENBERG, à part.

Il est sauvé !

Ils sortent.

LE SBIRE, à Rodolphe.

Maintenant, il nous faut
Faire notre devoir ; venez...

HÉLÈNE.

A l'échafaud !...

Elle s'adresse aux sbires.

Vous allez le tuer ! la hache qui s'apprête
Sur le pavé sanglant fera bondir sa tête,
N'est-ce pas ?.. mais cet homme au billot réclamé
Je l'aime !... dites-moi, n'avez-vous pas aimé ?
N'avez-vous pas senti votre cœur se confondre
Avec un autre cœur, vivre de lui, s'y fondre
Au point que tous les deux n'en font plus qu'un ?... eh bien !
Les nôtres sont liés par un pareil lien.
J'aime ; et quand un amour est grand comme le nôtre
Si la mort prend un cœur, la douleur brise l'autre ;
Oui, Rodolphe tué, je dois mourir aussi.

RODOLPHE.

Hélène, par pitié ! ne parle pas ainsi.

HÉLÈNE, avec véhémence.

Vous allez achever votre homicide tâche !...
Mais moi, moi qui mourrai du même coup de hache,

Je vous dis : de quel droit venez-vous arrêter
Des jours que Dieu lui seul a le droit de compter ?
Quoi ! lorsque sur nos fronts Dieu retient le tonnerre,
Vous autres, à l'abri d'un code sanguinaire,
Malgré tous, malgré Dieu, sans entendre, sans voir,
Vous frappez froidement, vous tuez par devoir !
Ah ! lorsque l'échafaud jette un homme à la tombe,
Dieu demande raison de la tête qui tombe ;
Car ce Dieu, le seul juge infallible ici bas,
Dans son code suprême a dit : Ne tuez pas !

SCÈNE VII.

LES MÊMES , HERMANN.

HERMANN.

N'avais-je pas raison, ma fille, de te dire
Qu'il me fallait haïr, qu'il me fallait maudire ?
Vois quel sort je t'ai fait : ton bonheur est perdu ;
Rodolphe va mourir par le fer ; j'ai vendu
Ma cause ; j'ai trahi l'honneur de ma famille ;
Mais je croyais encore au bonheur de ma fille ;
Pour conserver Rodolphe à ton amour, ma voix
A prié Sigismond une dernière fois.
J'ai traîné les genoux dans le palais du Maître ;
J'ai pleuré !... Sigismond n'a rien voulu promettre ;
Et son langage bref comme un arrêt de mort,

De Rodolphe trahi m'a confirmé le sort.
Dieu m'a maudit... c'est juste...

RODOLPHE.

Oh non ! Dieu vous pardonne ;
Et le dernier bonheur que sa bonté me donne
Est de pouvoir vous dire à ce suprême instant :
Vous avez préservé celle que j'aime tant,
J'aurais fait comme vous, je le jure !

HÉLÈNE.

Belle âme!...

HERMANN.

Merci, mon fils, merci!... je suis donc moins infâme,
Puisque j'ai ton pardon.

Une clameur plus prolongée que les autres se fait entendre au dehors.

HÉLÈNE.

O ciel !

HERMANN.

Quel est ce bruit ?

LE SBIRE.

Ce sont les condamnés d'hier ; on les conduit
Au supplice.

HERMANN.

Malheur !

Il va vers la fenêtre du fond.

HÉLÈNE.

Grand Dieu ! qu'allez-vous faire ?

Elle s'approche de son père.

HERMANN.

Tu ne me maudis pas, ma fille ?

HÉLÈNE.

Non, mon père ;

On bénit au moment de mourir.

HERMANN.

Dieu du ciel !

Ces mots ont de mon âme épongé tout le fiel.

Il va vers la fenêtre qu'il ouvre entièrement ; à sa vue des cris s'élèvent parmi les condamnés ; Hélène revient auprès de Rodolphe.

UNE VOIX AU DEHORS.

Honte au lâche !

UNE AUTRE VOIX.

Malheur au traître !

HERMANN, élevant la voix.

Le parjure

A le front et le cœur brulés par cette injure ;
Oui, mes frères, je suis lâche, traître, maudit !
Mais si vous flétrissez celui qui vous vendit ,
Pardonnez à celui qui vous venge...

Il sort un poignard dont il se frappe; il tombe; Hélène et Rodolphe se précipitent auprès de lui.

HÉLÈNE.

Mon père !

Juste ciel !...

Elle se penche sur lui.

HERMANN.

Mon enfant... mon Hélène bien chère...
Je te rends à l'honneur... pardonne-moi... j'ai dû
Laver notre blason avec mon sang...

RODOLPHE.

Perdu !

HERMANN, d'une voix éteinte.

Pardonne-moi...

Il meurt.

LE SBIRE, à Rodolphe.

Venez.

On entend un glas funèbre.

HÉLÈNE, à Rodolphe.

Voici l'heure suprême ;
Attends-moi dans le ciel, Rodolphe.

RODOLPHE, en l'embrassant.

Adieu ! je t'aime.

HÉLÈNE, levant la main au ciel.

C'est le refuge saint que Dieu vient nous offrir ;
Attends-moi.

On entend de nouveau le glas funèbre ; les sbires entourent Rodolphe qui adresse à Hélène un dernier adieu ; la jeune fille lui montre le ciel ; ils sortent.

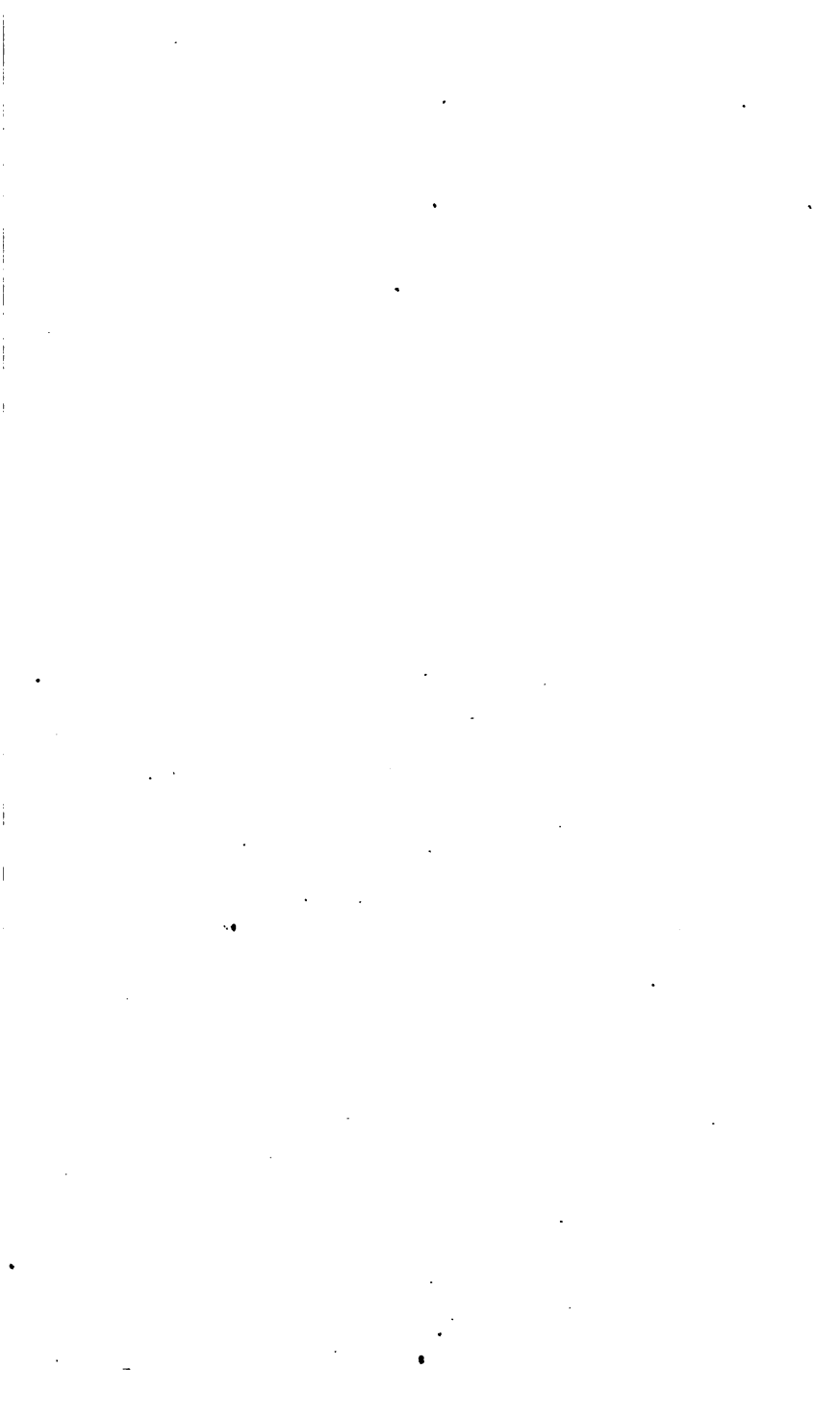
HÉLÈNE.

Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir !

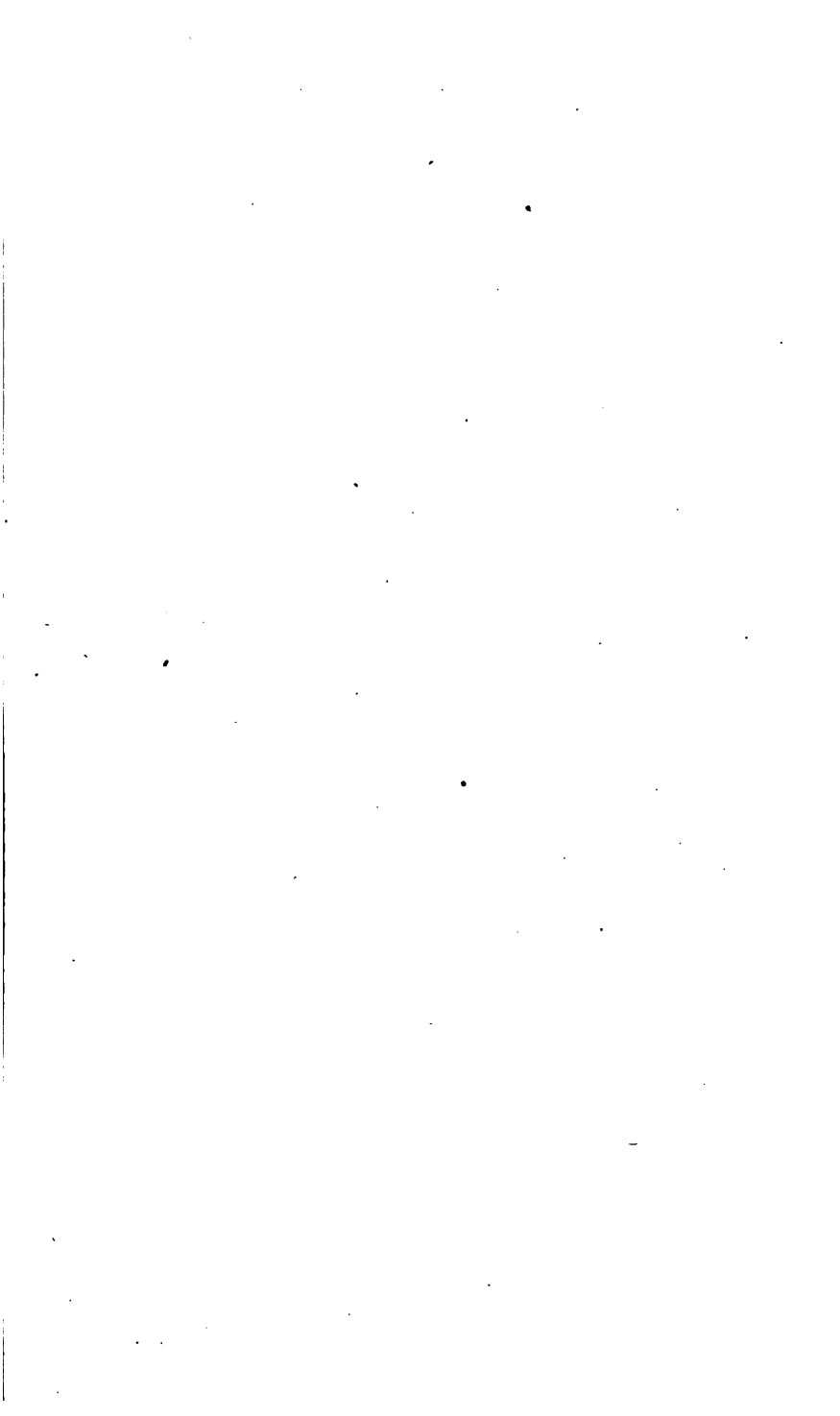
Elle se jette auprès du cadavre de son père.

LA TOILE TOMBE.















YC150358



